

Paul Bodier

Le manoir des ombres

Avant propos

Beaucoup de personnes ayant lu *La Villa du Silence*¹ nous ont demandé d'écrire un autre livre, non pour renouveler la même version, mais pour en donner une nouvelle où l'on serait susceptible de trouver l'explication de faits supranormaux qui font toujours quelque peu rêver les imaginations éprises du merveilleux. Or, le merveilleux n'est pas une chose exceptionnelle dans la Nature et si l'on veut bien ne pas donner à ce mot un sens absolu qui ne saurait d'ailleurs ni se comprendre ni se définir, il est possible, sans grandes recherches, de découvrir facilement des faits qui laissent entrevoir, après examen, des phénomènes occultes obéissant à des lois parfaitement harmonieuses et par conséquent naturelles, mais encore mal connues et dont il importe de préciser les modalités pour arriver à donner une explication rationnelle et logique de ces faits, classés à tort comme surnaturels.

Dans chaque contrée, dans chaque pays, on peut ainsi mettre en lumière quelques histoires magnifiques et avec un peu de bonne volonté patiente, en tirer les vérités enfouies jusqu'ici sous le triple voile du passé, du présent mal interprété et de l'avenir totalement inconnu. « *Le Manoir des Ombres* » appartient à cette catégorie d'histoires à la fois troublantes et merveilleuses. C'est, il est vrai, un fait divers insignifiant au milieu de bien d'autres faits, car il ne comporte ni grand drame passionnel, ni perturbations sociales intéressant un nombre considérable d'individus, mais par certains côtés, de prime abord étranges et mystérieux, il s'apparente au merveilleux par suite des événements secondaires auxquels il a donné naissance et qui constituent des faits occultes de premier ordre. En chercheur consciencieux, en croyant sincère de la survie et de ses manifestations transcendantes, nous nous sommes efforcés de dégager de l'ensemble de ces faits, l'enseignement occulte qu'ils paraissent receler et la consolation que l'on peut raisonnablement en espérer si l'on s'efforce d'en comprendre l'immense portée et la signification précise. Nous sommes à l'époque trouble où, de plus en plus, les masses tourmentées par des besoins spirituels nouveaux cherchent, un peu à tâtons, la lumière encore bien faible qui éclaire le chemin du savoir, de tous les savoirs pour mieux dire, et qui doit les mener à la réalisation de leurs espérances. Nous estimons que tout effort honnête fait dans ce sens est un bienfait pour tous les êtres humains, c'est pourquoi nous nous sommes décidés à écrire le récit qui va suivre.

Quelles que soient les critiques qui pourront être faites, nous aurons l'immense satisfaction d'avoir forcé l'attention et la réflexion de nos lecteurs et ceux qui habitent le pays où nous avons situé les faits que nous relatons, reconnaîtront sans doute quelques-uns des personnages mis en scène. Au fur et à mesure qu'ils liront cet ouvrage, ils se souviendront, à coup sûr, de certaines histoires anciennes racontées, devant eux, dans les soirées d'hiver autour du foyer familial. Qu'ils ne s'étonnent point, qu'ils ne s'effraient pas surtout, qu'ils s'efforcent de ne pas mêler et confondre les événements, car nous sommes dans l'obligation d'avouer que nous avons dû arranger le récit et prendre quelques précautions afin de ne pas révéler l'identité de personnages très connus, encore vivants et que nos révélations pourraient gêner.

Déjà dans notre livre « *La Villa du Silence* », quelques personnes ont fort bien reconnu les acteurs du drame et pu se rappeler, avec précision, des détails extrêmement curieux, qui venaient ainsi donner à nos révélations une force et une véracité nouvelles. Il en sera de même pour « *Le Manoir des Ombres* ». Nous demandons seulement à tous nos lecteurs éventuels d'éviter, par crainte d'erreur, les rapprochements trop précis, personne n'ayant le droit absolu de s'immiscer,

¹ *La Villa du Silence* du même auteur aux Editions Philman.

trop avant, dans la vie de ses contemporains et surtout de juger, trop hâtivement, leur conduite. Il faut, avant tout, être indulgent les uns pour les autres et affirmer que l'amour du prochain et la volonté pacifique de tous les êtres humains peut amener le bonheur sur la Terre, en rendant la vie plus douce, plus aimable, plus belle, plus agréable et plus digne enfin d'être vécue.

Un jour viendra où l'être humain définitivement vainqueur des forces obscures et mauvaises, évitera enfin les terribles drames qui font de la Terre, planète inférieure, un monde de douleurs et d'ignorance où s'agitent désespérément des multitudes d'êtres imparfaitement évolués. Tous, sans exception, dans la mesure de nos forces, de nos faibles moyens, nous devons nous efforcer d'éclairer la route difficile sur laquelle nous avançons si lentement. Nous sommes assurés, en cherchant, de trouver au fur et à mesure de notre longue étape, l'explication des lois naturelles établies de toute éternité par une Providence prévoyante, gardienne éternelle du Bonheur et de la Félicité que les êtres humains doivent gagner peu à peu par leurs efforts constamment renouvelés et par conséquent indéfinis dans le Temps et l'Espace, efforts qui les rapprocheront sans cesse de cette Providence, dont ils sont appelés à devenir les collaborateurs immédiats pour la continuation de son œuvre éternellement créatrice.

Paul Bodier

Guy de P... au milieu d'un cercle d'amis attentifs, avait commencé son récit et dès les premières phrases, ses auditeurs émerveillés et captivés, écoutaient la surprenante histoire dont, lentement, il leur narrait tous les détails avec le charme prenant, l'accent attendri, la voix chaude et nuancée qui lui était habituelle.

Le touriste curieux qui vient, à la belle saison, visiter la petite bourgade de L..., dans la pittoresque province du Maine, est tout de suite attiré par la coquetterie de cette blanche cité, très gaie d'aspect et toujours ensoleillée. Primitivement resserrée sur la rive gauche du Loir, dans un étroit espace compris entre la rivière et le mamelon sur lequel s'élevait une forteresse féodale, elle offre à l'œil curieux du promeneur quelques donjons provenant d'antiques demeures édifiées par les seigneurs du moyen âge. C'est ainsi qu'à deux kilomètres de l'élégante et gracieuse cité, on peut apercevoir un château, bien conservé, construit au sommet d'une éminence rocheuse, formant saillie sur les collines de la rive gauche du Loir.

Le donjon du XII^e siècle, en pierres lourdes, est tout tapissé de lierres et empanaché d'arbres dont la masse ample et nourrie, découpée sur la pierre grise en déchirures et en fusées, frissonne au vent dans toute sa longueur et semble, dans la belle saison, comme un immense voile vert doucement agité par la brise. Du haut de ce donjon, on aperçoit au loin la plaine couverte de moissons dorées. Vers le mois de juillet, cette plaine est dans toute sa gloire, c'est l'époque où sa physionomie affecte son caractère spécial, monotone sans doute, mais non pas sans grandeur.

On ne voit plus, alors, qu'un océan d'épis ondulants qui va jusqu'à l'horizon et l'on subit une impression un peu comme celle que l'on éprouve en s'enfonçant dans une forêt, impression mixte qui se traduit à la fois par une appréhension indéfinie, une vague mélancolie, et par l'âpre sensation de volupté qui s'attache à la solitude.

Autour du manoir, les herbes sont hautes et sombres, les plantes sont fortes et ardues. Le tronc des lierres, noueux, rugueux, tordu, soulève les murs comme avec des leviers, ou les retient dans le réseau de ses branchages. Un arbre, à un endroit, a percé l'épaisseur de la muraille et sort horizontalement suspendu en l'air, poussant au dehors l'irradiation de ses rameaux. A l'aspect de ces restes grandioses, on reste surpris, émerveillé par l'étonnant mélange des ruines et des arbres, la ruine faisant valoir la jeunesse verdoyante des arbres et cette verdure rendant plus âpre la tristesse de la ruine. C'est bien là l'éternel et beau rire, le rire éclatant de la Nature sur le squelette des choses. Un enthousiasme grave et songeur prend le passant à l'âme, il sent que la sève coule dans les arbres et que les herbes poussent avec la même force et le même rythme qui fait que les pierres s'écaillent et que les murailles se lézardent et s'affaissent. Un art sublime a arrangé, dans l'accord suprême des discordances secondaires, la forme vagabonde des lierres au galbe sinueux des murs, la chevelure des ronces au fouillis des pierres éboulées, la transparence de l'air aux saillies résistantes des masses, la teinte du ciel à la teinte du sol, mirant l'un dans l'autre ce qui fut et ce qui est.

Sous les deux premières races des rois de France et plus anciennement sans doute, le Maine était divisé en cantons, dont celui de L... est un des mieux connus. A peu près au centre de ce quadrilatère formé par cette portion du Maine, se dresse un manoir de grand style qui est devenu, en partie, une jolie résidence moderne tout en conservant les allures extérieures d'un antique château féodal. Avec ses enceintes, ses donjons, ses cours intérieures, ses mâchicoulis, ses souterrains, ses remparts mis les uns sur les autres comme écorce sur écorce et cuirasse sur cuirasse, l'antique demeure réapparaît dans sa splendeur d'antan. Elle se compose d'un corps de bâtiment principal s'étendant au pied d'une colline et protégé au sud par des fossés presque entièrement comblés. Dans la cour intérieure, enclose par les remparts de l'ancienne forteresse, se trouvent les dépendances du château, les magasins, les remises et quelques logements. Tous ces

bâtiments, précédés d'une cour particulière étaient entourés primitivement par une troisième enceinte dont il reste quelques débris. Des divers bâtiments d'habitation, il ne subsiste plus que quelques appartements un peu délabrés, mais encore fort curieux par leurs sculptures.

On y voit notamment, un curieux escalier du XV^e siècle. Les arcs doubleaux des voûtes, à nervures très saillantes et à clefs sculptées, offrent une disposition variée d'un charmant effet. A la partie inférieure de cet escalier, on remarque un pilier polygonal orné d'une niche sculptée, tandis qu'au premier étage une porte surbaissée donne accès sur une terrasse sous laquelle s'étend une salle voûtée dont les arêtes s'appuient au centre sur un pilier octogonal. Le donjon affecte la forme d'un parallélogramme dont les murs, épais de quatre mètres, sont flanqués à l'ouest de tours en ruines qui lui servent de contreforts aux angles. Tout le premier étage est occupé par une grande salle dans laquelle se trouvent une vaste cheminée et une jolie fenêtre divisée en deux bases par un meneau central et deux ogives triflées. L'ornementation de cette pièce est riche et de bon goût. Les boiseries, la cheminée de marbre blanc avec dorures est surmontée d'une énorme glace dépolie par le temps, et tout autour de la chambre, divers portraits sont enchâssés dans des cadres d'un riche dessin et produisent un grand effet. Parmi ces portraits, on en distingue un superbe, celui de la princesse de Lamballe. Il passe, d'ailleurs, pour le seul portrait authentique de cette grande dame.

La princesse est tournée de droite à gauche ; elle est vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un chapeau de bergère. Ses cheveux sont poudrés et tombent en boucles. Son teint est d'une éclatante fraîcheur, sa bouche est gracieusement souriante. Ce portrait, de forme ovale, porte la signature de la célèbre M^{me} Lebrun. On remarque aussi les portraits de la marquise de Colbert-Maulevrier et du marquis Ferdinand de la Rochebousseau.

Les vieux portraits seront toujours le plus bel ornement des vieilles demeures. A ces témoins muets du passé, ils rendent en quelque sorte leur vie ancienne, et aux graves impressions qui naissent de la fuite du temps, ils ajoutent celles plus douces qui viennent des souvenirs. La Renaissance est là, avec sa fantaisie, ses souvenirs classiques, son abondance et sa richesse. Du plancher au plafond, la pierre est fouillée, sans que les motifs se répètent jamais : caissons remplis de sujets divers ; semis de fleurs de lis, au milieu desquels se détache l'écusson de France avec la couronne des princes du sang, mystérieuses tiges de marguerites enveloppées de flammes qui symbolisent la respectueuse adoration d'un seigneur pour sa souveraine. Le second étage pourvu également d'une belle cheminée, possède encore une partie de ses voûtes ogivales, dont les niches énormes remontent sur des cul-de-lampe ornés d'écussons armoriés.

La présence de deux cheminées au troisième étage fait supposer que cette partie du château a dû renfermer deux pièces recouvertes d'un toit en terrasse. Une fenêtre pratiquée dans le mur de l'est forme une sorte de cabinet élevé d'une marche, au-dessus du sol de l'appartement. Au sommet des murs, un chemin de ronde garni de mâchicoulis du XV^e siècle et bordés de parapets crénelés. Au sud-ouest, une tour dite des oubliettes, renferme trois étages de salles basses qui servaient anciennement de cachots². La Tour du Guet, au nord-ouest, est percée à sa partie supérieure de

² Gustave Flaubert a, d'une plume vengeresse, stigmatisé l'horreur des cachots du moyen âge. Dans ces cachots, pas d'air, pas de lumière. Quand on haïssait quelqu'un, quand on l'avait enlevé dans une surprise ou pris en trahison dans une entrevue, mais qu'on l'avait enfin, qu'on le tenait, on pouvait à son aise le sentir mourir à toute heure, à toute minute, compter ses angoisses, boire ses larmes. On descendait dans son cachot, on lui parlait, on marchandait son supplice pour rire de ses tortures, on débattait sa rançon ; on vivait sur lui, de lui, de sa vie qui s'éteignait, de son or qu'on lui prenait. Toute la demeure, depuis le sommet des tours jusqu'au pied des douves, pesait sur lui, l'écrasait, l'ensevelissait, et les vengeances de famille s'accomplissaient ainsi dans la famille et par la maison elle-même qui en constituait la force et en symbolisait l'idée. Quelquefois, cependant, quand ce misérable qui était là était un grand seigneur, un homme riche, quand il allait mourir, quand on était repu et que toutes les larmes de ses yeux avaient fait

cabinets fort étroits ; la base jusqu'au premier étage n'est qu'un massif de maçonnerie. Partout, sous ces ruines imposantes règnent de vastes souterrains. Le plus important, met en communication la salle basse, à gauche de l'escalier d'honneur, avec une poterne extérieure s'ouvrant à l'ouest au pied du donjon. Le souvenir des existences d'antan découle de ces murs avec l'émanation des orties et la fraîcheur des lierres.

Des fenêtres qui donnent sur les prairies, les grandes dames d'autrefois pouvaient voir les chevaliers entrechoquer le poitrail bardé de fer de leurs chevaux et la masse d'armes descendre sur les cimiers, les lances se rompre, les hommes tomber sur le gazon.

Par un beau jour d'été, peut-être, quand il y avait des toits sur le haut de ces murailles, des cuirs de Flandre, sur ces parois, des toiles cirées à ces fenêtres, moins d'herbe et moins de mousses sur ces murailles, que l'on entendait les voix et les murmures des vivants, plus d'un cœur a battu d'angoisse et d'amour près de ces pierres que tapissent maintenant les orties, les barbes brodées des grands hennins ont tressailli dans ce vent qui remuait les feuillages et qui courbait le panache des gentilshommes ! A l'ouest, une des tours du château, éventrée par le temps, la foudre et les combats, n'a plus d'autres vassaux que l'hirondelle et le martinet des murailles, le lierre y remplace les vieux étendards et les oiseaux de nuit couvrent seuls les sombres créneaux, de leurs sentinelles ailées. Cependant, orgueilleuses encore sous les plantes parasites qui les ont envahies et achèvent de les cacher, ces ruines également remarquables aux yeux de l'art et de l'histoire, font naître à l'esprit qui les étudie, mille réflexions diverses. Rien, en effet, de plus frappant que le contraste perpétuel qui s'établit entre l'œuvre périssable de l'homme et l'œuvre permanente de Dieu ! Un moment, on serait tenté de croire à l'existence indéfinie de ces admirables constructions du moyen âge.

On s'imagine, en comparant ces châteaux forts aux beautés fragiles et délicates de la Nature, ces pierres lourdes et compactes aux feuillages qui tombent et aux fleurs qui se fanent, qu'ils ont la force et la durée, et cependant c'est le contraire qui arrive. Le temps, petit à petit, détruit leur masse imposante et superbe. Un jour leurs murs croulants dévoilent leur faiblesse devant cette belle Nature qui, se renouvelant sans cesse, reste éternellement forte, parce qu'elle est éternellement jeune.

Les habitants du pays regardent d'un œil un peu nostalgique le vieux manoir et si vous les interrogez, ils ne manquent point de vous raconter la tragique histoire qui l'a rendu tristement célèbre dans toute la contrée. C'est cette histoire que je veux, à mon tour, vous faire connaître dans tous ses détails, ayant eu la chance de les découvrir après de patientes recherches. Il vous sera facile, grâce à ce récit, de comprendre un peu les mystères de la Nature qui se revivifie éternellement dans ses perpétuels recommencements en restant toujours aimable et belle jusque dans les vies multiples de tous les êtres qui procédant de la Vie universelle, sont ainsi animés par le souffle puissant de l'éternelle Sagesse du Très-Haut.

Cette année-là (1919), je savourais tout particulièrement la joie de vivre dans les belles campagnes ensoleillées de ce coin exquis du Maine, dont le charme intense me donnait toujours

à la haine de son maître comme des saignées rafraîchissantes, on parlait de le relâcher. Le prisonnier promettait tout, il rendrait les places fortes, il remettrait les clefs de ses meilleures villes, il donnerait sa fille en mariage, il doterait des églises, il irait à pied au Saint-Sépulcre. Et de l'argent ? De l'argent encore ? Il en ferait plutôt faire par les Juifs ? Alors on signait le traité, on le contresignait, on l'antidatait ; on apportait les reliques, on jurait dessus et le prisonnier revoyait le soleil. Il enfourchait un cheval, partait au galop, rentrait chez lui, faisait baisser la herse, convoquait ses gens et décrochait son épée : sa haine éclatait au dehors en explosions féroces. C'était le moment des colères terrifiantes et des rages victorieuses.

de si douces satisfactions.

Revenu sain et sauf, ou à peu près, de la terrible guerre où j'avais vu tomber tant de jeunes hommes et aussi d'hommes plus âgés, en pleine maturité, en pleine force, je sentais tout le prix de l'existence et je remerciais intérieurement la Providence de m'avoir sauvé des multiples dangers auxquels j'avais été exposé. Je me plaisais beaucoup dans ce petit pays de L... et j'étais décidé à y faire un assez long séjour. La tranquillité, la beauté de cette campagne pendant toute la belle saison fait vivre le touriste au milieu d'enchantements journallement renouvelés.

Le Loir, rivière limpide, coule lentement entre des rives fleuries, tandis que les hirondelles gracieuses et légères se mirent dans ses eaux qu'elles rasant en volant. Le martin-pêcheur, bleu, vert et jaune, s'élance d'une rive à l'autre d'un vol droit et rapide en poussant un cri aigu, tandis que des bergeronnettes effrontées avec leurs longues queues blanches et noires s'envolent à cinq ou six pas au plus du promeneur extasié.

A l'aube, le spectacle est vraiment charmant. Le soleil, se jouant sur l'onde qui miroite, fait étinceler un diamant à la pointe de toutes les feuilles des saules, diamant que secoue la brise naissante et qui tombe dans l'eau. Les liserons, avec leurs grandes fleurs, d'un beau blanc de lait, s'entremêlent dans les branches des arbres et s'y répandent à l'aide de leurs longues tiges grimpantes, donnant ainsi un air de fête à ce petit coin où fleurissent des iris, des épilobes, des sagittaires, des agapentes, des salicaires et ces charmantes spirées dont les corymbes ont une odeur si douce et si suave. Et devant ce tableau si merveilleux, je me plaisais à murmurer l'ode si célèbre écrite par le doux poète Ronsard qui a chanté Le Loir et ses beautés dans une langue si pittoresque et si brillante³.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée

Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil

Las ! Voyez comme en peu d'espace
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! Las ! Ses beautez laissé choir !
O vraiment marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir

Donc, si vous m'en croyez mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne

³ Ode XVII à Cassandre. Le conseil que Ronsard donne à la jeune fille inconnue qu'il avait rencontrée, pendant son voyage en Touraine et qu'il a célébrée sous le nom de Cassandre, est celui de l'épicurisme, se riant de ceux qui croient au lendemain ; il invite les êtres humains à jouir de l'heure présente, la seule qui leur appartient, à semer de fleurs le court trajet qui sépare le berceau de la tombe. Plus sérieuses étaient les Ecoles de la Grèce antique qui rassemblaient les plus beaux génies sur le cap Sunium, aux clartés radieuses des mers ioniennes, pour discourir sur l'âme immortelle.

En sa plus verte nouveauté
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Je m'étais donc installé dans cette bourgade, chez de braves gens, les époux R..., que je connaissais depuis fort longtemps. Jean R... le mari, était à la fois vigneron, cultivateur, charpentier, maçon, jardinier, sans compter les multiples autres métiers qu'il était susceptible, d'ailleurs, d'exercer très habilement selon les saisons et les besoins. Ancien marin, un peu renfermé et taciturne, il était avant tout, d'une honnêteté et d'une loyauté sans pareilles et quand, par hasard, on était parvenu à gagner sa confiance, il se montrait alors assez loquace, surtout quand il lui arrivait de conter quelque aventure à laquelle il s'était trouvé mêlé de près ou de loin. Les deux époux n'avaient qu'une fillette, Madeleine, âgée de douze ans, déjà grandelette et fort gentille. Ils la chérissaient et même la gâtaient quelque peu.

Or, le premier jour de mon arrivée, j'avais été fort surpris d'entendre, après le dîner, Jean R... gronder sa fille et même la menacer de la punir très sévèrement, si – disait-il – elle continuait à colporter de sottes histoires. Un peu intrigué, car je connaissais les sentiments d'affection que les braves gens portaient à leur enfant, j'avais prêté attention, plus qu'il ne convenait, peut-être, aux remontrances du père à la petite Madeleine. Jean R... qui s'en était aperçu, m'avait donné spontanément quelques renseignements :

– Croyez-vous, me dit-il, cette petite folle qui s'en va, dans tout le pays, colporter des histoires ridicules

– Quelles histoires, fis-je ?...

– Oui, c'est vrai, vous ne savez pas et je vous demande pardon, mais si cela peut vous intéresser et puisque nous avons fini de dîner, venez un peu sur la terrasse, au bout du jardin, nous pourrions fumer une bonne pipe et je vous raconterai une histoire curieuse.

Je ne me fis pas prier et je suivis le brave homme qui, effectivement avait éveillé ma curiosité. Nous prîmes place sur un banc rustique et nous commençâmes à bourrer consciencieusement nos pipes. La nuit était venue, une belle nuit de mai, pleine d'étoiles, une nuit si belle qu'à la contempler j'oubliais presque la promesse et la présence de mon compagnon.

L'air était d'une extrême pureté. Les astres, dans cette atmosphère limpide et transparente, semblaient avoir grossi et s'être rapprochés des yeux humains. De toutes parts, des constellations s'ouvraient comme des fleurs féériques dans le jardin de la nuit. Du côté du nord, Cassiopée ressemblait à la tige brisée d'un lis aux boutons d'argent. Un peu plus haut, la grande Ourse dressait ses étoiles resplendissantes ; au zénith la couronne boréale arrondissait sa guirlande lumineuse, tandis que le Bouvier, au couchant, et la Vierge, au midi, paraissaient secouer les perles diamantées de leurs parterres géométriques. Puis, du nord au sud, à travers ces floraisons d'astres, le ciel avait l'air semé d'une vague et laiteuse jonchée de pétales de roses blanches fraîchement détachés. A droite, à gauche, de tous les points du ciel, des étoiles filantes se détachaient du fouillis des astres étincelants et dans leur chute semblaient raser de leur flamme errante les crêtes des rochers voisins.

Puis le rossignol commença de chanter, égrenant ses perles dans la nuit splendide. Une brise tiède, toute chargée des parfums qu'elle avait cueillis sur les magnoliers et les rosiers passa sur nos têtes. C'était un concert adorable, un mélange confus mais harmonieux des chants de l'oiseau, des plaintes de la brise et du murmure des eaux du Loir qui formaient sous la lumière pâle de la lune, alors dans son plein, un capricieux ruban d'argent qui se déroulait lentement entre les rives sinueuses et boisées. Jean R... après avoir allumé sa pipe, me raconta ce qui suit, et dès

les premières phrases, il m'intéressa prodigieusement.

– Je ne suis, me dit-il, qu'un pauvre paysan sans grande instruction, mais l'habitude de réfléchir m'a forcé, bien des fois, au cours de mon existence un peu vagabonde, à comprendre certaines choses qui sont lettre morte pour des gens plus instruits mais dont l'activité cérébrale est restée cantonnée dans le domaine de la vie ordinaire, dépourvue d'imprévus et par conséquent vécue, jour après jour, avec la placidité égoïste des gens sans ambition, sans désirs, et aussi sans hauteur de vues et de pensées. Bien entendu, je ne dis point cela pour en tirer quelque orgueil, mais simplement pour préciser que la vie au milieu de la Nature, et dans des conditions un peu diverses, est toujours plus profitable à l'être humain que le contact chaque jour renouvelé avec des foules aussi follement turbulentes qu'indifférentes pour tout ce qui touche à la nature intime de l'être humain.

Vous savez, comme moi, et peut-être mieux encore, que l'homme qui réfléchit acquiert, à la longue, une certaine supériorité sur ceux qui laissent leur vie suivre son cours, qu'ils ont doctoralement qualifiés de normal, en acceptant avec une terne placidité les événements insignifiants qui constituent la trame de la vie journalière. Vie sans grands tourments mais aussi sans satisfactions véritables, vie terne comme un jour sans soleil dans la morne grisaille d'un brouillard d'automne. Et voyez-vous, je plains de tout mon cœur, de toute mon âme, l'homme que rien n'émeut et dont l'indifférence constante pour toutes les choses de l'esprit, crée réellement un être à part au milieu de la vie universelle.

Oui, je plains l'être humain, sans passions, sans désirs, l'être qui s'isole du monde et qui croyant ainsi monter vers Dieu s'en éloigne de plus en plus par suite de l'égoïsme monstrueux que son genre de vie contre nature développe en lui. Oh ! Certes, je suis un pauvre philosophe et je ne prétends pas être en mesure de développer convenablement et correctement toute ma pensée, mais pourtant je me refuse à croire que l'égoïsme religieux développé par des pratiques et une discipline déplorablement étroites, soit susceptible d'élever le cœur et l'âme vers les choses réellement divines.

Il me semble communier plus intimement avec le divin en vivant d'une vie simple mais conforme aux lois naturelles, en étant toujours au milieu des autres êtres humains et en prenant ma part de leurs joies et de leurs douleurs. Je n'ai point d'animosité contre les religions, ni contre les sectes innombrables qui se jettent mutuellement l'anathème, mais j'ai beaucoup de pitié pour ceux et celles qui se sont séparés du monde afin de satisfaire leur monstrueux égoïsme.

Peut-être m'objecterez-vous qu'il y a des exceptions, même assez nombreuses, mais je serai tenté de vous répondre qu'elles ne font que confirmer la règle et que je déplore la déviation de ce sens du divin qui devrait être pur de toute compromission quand il a réellement fait vibrer le cœur d'un être humain. Je ne méconnais point non plus les grands dangers de la vie, puisque tous les jours nous assistons, presque toujours impuissants à réagir, aux déchaînements des passions tumultueuses mais je crois, j'affirme même de toutes mes forces que c'est dans la vie raisonnable au milieu de l'humanité que se trouve le vrai devoir et la véritable source de toutes félicités.

– Mais, mon cher ami, j'admire la profondeur de votre jugement et la logique parfaite de votre raisonnement et je crois, pour ma part, que la vie normale, parfois si méprisée, est la grande éducatrice pour tous les êtres humains et qu'elle seule leur est profitable pour leur évolution.

– Comme vous le savez, poursuit Jean R... le château féodal enclos dans notre village a été la propriété de bien des familles depuis dix siècles qu'il a été élevé sur le roc qui domine tout le pays d'alentour. Inutile, n'est-ce pas, de passer en revue toutes ces généalogies successives de gros propriétaires. Je vous dirai seulement qu'après la guerre de 1870-1871, le château fut acheté, avec toutes ses dépendances par un gros fournisseur de l'armée qui s'était naturellement enrichi très rapidement et d'une prodigieuse façon.

La guerre, voyez-vous, Monsieur, a été de tous temps, la génératrice de richesses qui se sont édifiées d'autant mieux qu'elles ont été arrosées par des ruisseaux de sang. A toutes les époques de l'Histoire on a vu ces monstruosité et il semble bien que notre pauvre humanité se complaît dans ces horreurs puisque l'on voit la tuerie et l'assassinat en masse exaltés à l'égal des vertus. Et les peuples en lutte les uns contre les autres tressent des couronnes aux dieux féroces et sanguinaires qui sont adorés comme ils le méritent, par des fous furieux, commandés, dirigés par d'autres fous⁴. L'homme dont je vous parle n'avait ni cœur ni intelligence, mais seulement l'idée pratique de la vie, au sens le plus odieux du mot. Pour lui toute affaire de sentiment ne pouvait être qu'une tromperie et rien n'était susceptible de le satisfaire, de le rendre vraiment heureux, si l'opération commencée ne finissait par lui rapporter une grosse somme d'argent.

Mais chose curieuse, paradoxale, de tels êtres subissent néanmoins certaines influences et après avoir amassé d'énormes capitaux, ils se livrent soudainement à des dépenses effrénées comme s'ils voulaient, d'un seul coup, épuiser l'argent que leurs escroqueries ont fait tomber dans leurs coffres. Gaston M... l'ancien fournisseur de l'armée n'avait pas fait exception à la règle générale. En possession de millions, une sorte de folie des grandeurs s'était emparée de lui et il avait acquis, un peu dans toute la France, de riches domaines et c'est ainsi que le château de L... était devenu sa propriété. Marié à une femme qui partageait entièrement ses idées, il était devenu une sorte de seigneur moderne, tandis que son épouse jouait le rôle complémentaire de grande dame bien pensante à l'esprit étroit. Par un singulier paradoxe, ces deux êtres vils et corrompus jusqu'aux moelles étaient les père et mère d'une jeune fille, une fleur de pureté et de délicatesse, Christiane, âgée de 18 ans, et qui semblait un ange descendu du ciel.

Sur son front, il n'y avait que grâce, joies et pureté, dans ses yeux que tendres éclairs, sur ses lèvres que le sourire confiant avec lequel elle s'ouvrait les âmes ; dans toute sa personne qu'harmonie et douceur. Quand elle paraissait, c'était une lumière ; quand elle se retirait, quelque chose de charmant se retirait avec elle ; absente, elle était espérée, présente, on craignait son départ. Elle entrait dans les pauvres chaumières comme une fée gracieuse et bonne, heureuse du bonheur qu'elle donnait, embrasser aussi gentiment que s'ils eussent été ses frères et sœurs, des enfants en guenilles, les couvrir de vêtements faits par elle-même, s'asseoir familièrement au coin de la cheminée fumeuse, laisser tomber sa main blanche dans la main sèche et noire de l'aïeule, apporter gaiement à la pauvre famille, quelque argent, rire, causer jouer avec l'un, avec l'autre, et les consoler tous. On la voyait s'installer d'office à côté des malades, prendre une chaise de paille, s'approcher d'un lit misérable et rester là, des heures entières, disant les choses qui vont au cœur, trouvant les mots qui relèvent et qui touchent, mettant dans son regard, dans son sourire et dans sa voix toute la pitié, toute la tendresse, toute la douceur de son âme, et, jusqu'au dernier instant, par le bienfait de sa parole et de sa présence, adoucir les horreurs de l'agonie et les affres de la mort. Et dans un monde différent, on la voyait, de même, bonne et simple, attentive à ne blesser nul cœur, mettre un baume sur toutes les blessures que la méchanceté des uns fait à l'orgueil des autres.

De toutes les voix qui s'élevaient vers elle : voix des enfants, voix des pauvres, voix des malades, voix des affligés, voix des heureux, il ne, se faisait qu'une seule voix, pleine d'émotion et de larmes, pour lui jeter au passage cette bénédiction de l'amour : « Vivez longtemps. » Il est bien évident qu'une jeune fille aussi parfaite, riche et considérée, devait, pour le mariage, former un excellent parti. Plusieurs jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la région avaient tourné autour d'elle et plusieurs d'entre eux s'étaient carrément révélés pour des prétendants

⁴ Il n'est question ici que des guerres de conquêtes.

éventuels.

Mais un seul avait paru plaire à la jeune fille et comme elle était le bon sens même, elle avait su choisir le plus digne, le plus beau, le plus noble, mais le moins riche de tous ceux qui aspiraient à sa main. La Nature semble se complaire au milieu de tous les obstacles, à rapprocher ceux qui se comprennent et peuvent réellement s'aimer divinement. Par une sorte de magnétisme que l'on connaît mal ou même pas du tout, les êtres humains sont attirés les uns vers les autres et rien ne peut les empêcher de réaliser l'ardent désir de leurs âmes réellement capables de s'unir avec le plus parfait amour.

Gaston M... s'était vite aperçu de l'amour des deux jeunes gens et malgré son égoïsme et sa dureté, il avait trouvé tout naturel de respecter le désir de sa fille et de la laisser, par conséquent, libre de donner son cœur à celui qu'elle avait distingué parmi ses nombreux soupirants. Les fiançailles des deux jeunes gens s'étaient donc faites très vite et le mariage avait été fixé pour le mois de mai, le mois le plus beau de l'année où la Nature délicieusement parée dans nos doux pays de France, semble nous donner, dans son renouveau, toute sa grâce et sa beauté.

Le jour des noces avait été pour tout le pays, un jour de liesse. Un banquet monstre, auquel avaient été conviées un grand nombre de personnes avait eu lieu dans la plus grande salle du château. Cinquante cuisiniers venus de la capitale avaient préparé les mets les plus riches et les plus délicats. La jeunesse de tout le pays, par les soins de Christiane, avait été invitée et je vous laisse à penser la joie de tout ce monde plein de vie et d'appétit. Moi-même, j'étais parmi les convives avec ma femme. Mariés depuis peu, nous avons eu l'occasion de rendre un léger service à Christiane M... et cela nous avait valu, de sa part, une gracieuse invitation.

Jean R... à l'évocation de ce passé, poussa un long soupir, puis me saisissant brusquement la main, il continua :

- Donc le repas venait d'avoir lieu, depuis midi nous étions à table et il était cinq heures du soir. Une certaine liberté s'était glissée au milieu des convives et de grasses plaisanteries éveillées par les vins fins continuellement versés par une armée de valets attentifs, ne cessaient de se faire entendre, lorsqu'un gars, une sorte de coq de village, eut l'idée de proposer une partie de cache-cache. Monté sur sa chaise, il avait harangué la société et tout de suite il avait rallié les jeunes gens à son idée.

- Le château est grand, très vaste, il est des coins curieusement perdus dans la pierre sculptée, qui nous donneront l'occasion de nous cacher par couples.

- Divisons-nous en deux camps : d'un côté ceux qui se cacheront, de l'autre ceux qui chercheront.

Comme un général qui passe en revue tout un corps de troupe, le gars actif et souriant, avait divisé l'assemblée en deux camps et il avait emmené tout son monde dans la grande cour du château. Par un privilège spécial, dit le gars, joyeusement, le marié et la mariée auront le droit de se cacher seuls et surtout de se bien cacher afin que ceux qui les chercheront ne les retrouvent pas facilement. En écoutant le gars, Christiane avait souri et s'appuyant sur le bras de son époux, elle lui avait chuchoté doucement à l'oreille :

- Venez, mon bien-aimé, je vous réponds que personne ne pourra trouver notre cachette.

Et toujours riieuse, elle avait entraîné son mari. Le couple avait disparu dans le petit escalier qui conduit à cette terrasse que nous voyons tout là-bas, éclairée justement par la lune. Et Jean R... de son bras tendu, me désignait une petite terrasse à l'aile gauche du manoir. Subitement silencieux, le conteur semblait vouloir prolonger mon attente, à tel point que je me décidai à lui demander :

- Alors qu'est-il arrivé ?...

D'une voix blanche, Jean R... laissa tomber lentement les paroles suivantes :

- Jamais personne, vous entendez bien, Monsieur, n'a revu les deux mariés et toutes les

recherches effectuées sont restées sans résultat.

– Comment ! Comment ! fis-je, interloqué par cette conclusion inattendue, que dites-vous ?

– L’affreuse vérité et je me souviens, dans tous ses détails de la tragique soirée.

La nuit était venue, les uns après les autres, les couples étaient rentrés dans la salle du festin et l’on s’aperçut bientôt que seuls les nouveaux mariés manquaient à l’appel. Christiane et Paul n’avaient pas été retrouvés et n’étaient pas revenus. Tout d’abord, personne ne s’inquiéta et cette absence alimenta les grasses plaisanteries qui furent faites pendant un bon moment.

– Ah ! Les mâtins, disait un vieux, à la bonne heure, ils se sont bien cachés, mais que diable, il faut les retrouver.

– Oui, oui, répondirent tous les jeunes gens, cherchons !

Et avec de gros rires, les couples émoussillés se dispersèrent à nouveau à travers les salles et les escaliers du manoir, en appelant, avec de grands cris, les deux manquants. Mais ils eurent beau multiplier leurs recherches, appeler, crier, les deux mariés demeurèrent introuvables. Il était maintenant dix heures du soir. Depuis cinq heures, on avait fouillé tous les coins et recoins de la vaste demeure et une impatience fébrile avait gagné tous les chercheurs. Déjà les plus exaltés parlaient de retourner dans la salle du festin où devait avoir lieu le dîner et bon nombre d’entre eux avaient cessé toutes recherches.

– Ils reviendront bien, disaient-ils, mais tout de même, c’est une mauvaise farce de leur part.

Bref, après encore une heure de recherches vaines, tout le monde, par une sorte d’accord tacite se trouva réuni dans la salle et tristement chacun finit par s’asseoir à la place qu’il avait occupée le matin, au déjeuner. Les plaisanteries avaient cessé, une sourde inquiétude grandissait de plus en plus, accentuant le malaise général. Les valets avaient commencé le service, mais on mangeait à peine. Certains convives ne touchaient même pas aux mets, la gorge desséchée, ils buvaient seulement quelques lampées de vin, mais bientôt, ils n’eurent même plus le courage de continuer ces libations. Ils se regardaient effarés, sans oser dire un mot, et dans cette salle brillamment illuminée, on avait, par instants, l’impression d’assister à un repas de fantômes, incapables de s’exprimer. Quel changement avec le déjeuner !

Toutes les cinq minutes, des couples attristés, mornes, effarés quittaient subitement la salle et se précipitaient dans les escaliers, s’efforçant de trouver quelque cachette secrète, appuyant sur les murs, cherchant désespérément quelque mécanisme secret, mais rien, toujours rien et l’inquiétude s’amplifiait toujours dégénéralant peu à peu en affolement. Enfin, vers minuit, toute la valetaille reçut l’ordre d’allumer des torches et de parcourir, encore une fois, le manoir de fond en comble. Une partie d’entre eux reçut mission d’explorer minutieusement les alentours immédiats. Et toute la nuit les recherches se poursuivirent jusqu’à l’aube, mais sans aucun résultat. Pendant plusieurs semaines des enquêtes furent menées, mais le mystère de cette singulière disparition ne fut jamais éclairci. Christiane et Paul, son mari, ne furent jamais retrouvés et depuis quarante-neuf ans le mystère est resté impénétrable.

– Mais les parents ?...

– Ah ! Monsieur, leur histoire est peut-être encore plus tragique et plus lamentable que celle de leurs malheureux enfants.

Le père et la mère du jeune homme sont morts de chagrin et quant à ceux de la jeune fille, cela a été encore plus terrible. Gaston M... le père est devenu fou. Il est mort, dix ans après le drame, dans un asile d’aliénés. La mère a survécu plus longtemps, mais pendant vingt années, elle a promené son désespoir morne et silencieux à travers son château désert. Elle a fait exécuter des fouilles, fait creuser des galeries et sonder les oubliettes, mais rien n’a été découvert, le manoir maudit a gardé son mystère. Et depuis cette disparition, les vieux du pays ont colporté de sinistres histoires, ils ont raconté, avec force détails, un autre drame mystérieux dont le manoir avait été

autrefois le théâtre, du temps où de joyeux troubadours parcouraient notre pays ensoleillé en chantant leurs aubades et leurs pastourelles, entremêlées de sirventes⁵ satiriques. Au temps de Bertram de Born, le célèbre troubadour, existait, dans notre contrée, un imitateur de ce poète.

A l'exemple du Maître, il parcourait les beaux pays du Maine et de la Touraine et sur sa route, tous les châteaux lui donnaient la plus franche hospitalité, son talent égalant celui des plus célèbres troubadours. Les nobles dames se plaisaient à le faire chanter, car il était beau et gracieux comme un jeune dieu. Ses yeux étaient bleus comme le ciel de mai et sa voix, tout en ayant la douceur et la fraîcheur de celle d'une femme, avait aussi l'ampleur et la force de celle d'un homme. Plus d'une de ces belles dames, dont les maris étaient à guerroyer, avaient senti en leur cœur couler un feu amoureux que le beau troubadour attisait sans savoir, car il chantait surtout des chansons d'amour qui pénétraient l'âme et la berçaient doucement, comme le zéphire tranquille et rafraîchissant berce l'oisillon dans son nid. Mais il allait toujours, le cœur joyeux et l'âme sereine, indifférent aux amours qu'il chantait le soir sous la voûte étoilée, marchant gaîment sur les routes poudreuses, heureux de trouver bon gîte quand la nuit arrivait. Un jour, il s'arrêta au pied de ce manoir qui dominait, comme aujourd'hui, la campagne verdoyante. La nuit enveloppait déjà d'un léger voile gris tous les objets d'alentour et la lune pâle apparaissait dans le fond du ciel où commençaient à se montrer les étoiles scintillantes.

Et nos vieillards racontent l'histoire qui leur fut transmise de génération en génération. Ils disent qu'un frisson de tristesse vint saisir le troubadour, un secret avertissement lui prescrivait de ne pas approcher du manoir. Mais il était bien las, il avait beaucoup marché et le destin fatal l'emportant, il se hasarda à demander l'hospitalité. On lui ouvrit la grande porte d'entrée et l'accueil qu'il reçut fut charmant. Ses craintes s'évanouirent aussitôt et il se mit à rire en pensant aux noires idées qui l'avaient un moment hanté. Ce soir-là, le troubadour chanta devant la châtelaine, dont le mari était parti guerroyer, et la jeune femme énamourée, dans sa solitude, accueillit avec joie le doux poète, dont les yeux se rencontrèrent avec les siens, et son cœur en fut tout troublé.

La châtelaine était belle, trop longtemps elle avait promené les ardeurs de son sang chaud, à travers son château désert ; ne pouvant plus se contenir, d'un geste charmant elle attira vers elle le beau troubadour et leurs lèvres se confondirent et s'unirent dans le plus doux des baisers. Et à partir de ce jour, les longues routes ne virent plus le gai troubadour ; les seigneurs et les nobles dames n'entendirent plus sa jolie voix qui chanta seulement pour sa belle maîtresse. Mais comme les plus belles roses, les plus beaux jours passent vite et il arriva qu'un matin on entendit retentir dans le lointain, les trompettes du seigneur qui revenait de guerroyer. Elles résonnaient joyeusement, annonçant l'arrivée du maître, et saluaient le lourd manoir que les premiers rayons du soleil levant coloraient de tons chauds et dorés. Les amants, en entendant tout cela, pâlirent, puis se comprenant sans dire un mot, ils s'enlacèrent une dernière fois, avant de s'unir à tout jamais dans la mort. Dans son château, le seigneur enfin pénétra, mais en arrivant dans la chambre il recula, horrifié, devant les deux corps étroitement enlacés qui gisaient inanimés.

Vite il comprit, et fou de colère il appela ses soldats et leur dit :

– Jetez les corps de ces misérables sur la route, et lavez cette chambre, pour effacer la souillure.

... Et la route poudreuse revit, hélas ! une dernière fois le troubadour, mais elle n'entendit plus sa chanson et le fossé qui la bordait servit de tombeau aux deux amants infortunés. Vers le soir, on entendit de nouveau sonner les trompettes ; c'était le seigneur qui repartait en guerre ; il s'éloignait du manoir qui se détachait en une ombre rendue sinistre par les reflets d'une lune

⁵ Genre d'ancienne poésie de troubadours, ordinairement satirique et divisée en strophes.

rouge comme du sang...

Jean R... s'était tu et au bout d'un instant, je me décidai à l'interroger.

– Mais quelle corrélation y a-t-il entre ces choses et l'histoire que vous reprochez à votre fille de répandre dans tout le pays ?

Jean R... respira bruyamment.

– Ah ! Voici, j'y arrive, et vous allez pouvoir vous rendre compte qu'il y a, en effet, une corrélation étrange et qui m'inquiète terriblement. Depuis plusieurs mois la petite Madeleine, ma fille, prétend que lorsqu'elle parcourt seule les pièces du pavillon nord du manoir, elle entend des coups frappés dans les murs et sous les dalles qui recouvrent les oubliettes de jadis. Voyez-vous, Monsieur, j'ai parcouru le monde, j'ai vu beaucoup de choses, j'ai eu connaissance de bien des faits étranges, mais je n'ai jamais pu me décider à croire aux revenants ni à aucune manifestation d'outre-tombe. Pour moi, quand on est mort, on est bien mort, et l'on ne peut se manifester ainsi que le prétendent certaines personnes. Quel est votre avis ? Croyez-vous aux manifestations possibles de ceux qui sont décédés ?

– Mais certainement, et je suis à même de pouvoir vous préciser et de vous affirmer l'authenticité de faits bien définis qui ne laissent aucun doute sur la possibilité de communications intelligentes entre les vivants et ceux que nous appelons les morts.

Bien entendu, il faut, avant tout, faire table rase des histoires saugrenues, des fables ridicules où le merveilleux s'allie étroitement avec le grotesque, mais il n'en est pas moins vrai que des constatations précises ont été faites en plusieurs pays par les personnes les plus diverses et que des phénomènes, minutieusement observés et même scientifiquement contrôlés ne laissent aucun doute sur leur réalité. A la suite de ces manifestations multiples, les gens sérieux en sont arrivés à formuler le principe suivant : L'âme détachée du corps physique conserve le pouvoir relatif de se manifester, dans diverses circonstances qu'il importe de rechercher et dont il est nécessaire de dégager, au fur et à mesure, les modalités innombrables selon les temps et les lieux. Si l'âme est immortelle, comme toutes les religions l'affirment, il n'est point déraisonnable de croire qu'elle doit conserver, éternellement, un pouvoir d'autant plus grand que la séparation du corps physique sera plus absolue.

Presque tous les êtres humains croient à cette immortalité de l'âme, immortalité qui leur est chère d'ailleurs et à laquelle, quelle que soit leur religiosité, ils se rattachent désespérément, mais par une paresse inconcevable, par une sorte de paralysie intellectuelle, ils hésitent à lui reconnaître des pouvoirs en dehors de la matière qui constitue le corps humain et lui sert de support pendant la vie terrestre. Or, si l'on se donne la peine de pousser un peu le raisonnement en partant de l'immortalité de l'âme, on est forcé d'admettre que la séparation momentanée d'avec le corps physique ne peut annihiler sa force agissante, mais au contraire la développer sur les divers plans physiques que nos sens rudimentaires nous permettent de reconnaître, de définir, d'étudier et par conséquent de préciser, puisque nous nous trouvons étroitement reliés à ces plans par les forces matérielles de notre corps physique.

Mais de toutes les questions touchant l'avenir de ce corps physique, la plus certaine est qu'il s'achemine vers une mort inéluctable. Et alors un grand nombre d'idées fausses concernant cette mort, ont cours parmi les hommes et il en résulte pour chacun d'eux un mal inutile. En premier lieu, on rencontre l'idée souvent adoptée, à l'époque actuelle, que la mort est la fin de l'être, la fin de tout, et même il est facile de constater qu'un grand nombre de personnes qui rejettent l'épithète de matérialistes, agissent cependant comme si la mort devait être réellement la fin de tout. Or, cette idée que la mort est la fin de tout est une erreur absolue. Des auteurs classiques ont enseigné, au contraire, que la mort est la porte de la vie, de la vraie vie, et ceci n'est pas un paradoxe insoutenable, mais une base de vérité solide, car la mort, en fait, conduit tout

simplement l'être humain immortel, ou pour mieux dire, éternel, d'un stade de la vie à un autre, avec un développement toujours plus grand de son intelligence et de ses facultés d'adaptation.

Une autre idée fautive concernant la mort est cette idée qu'elle produit un changement radical de l'être humain, qu'un homme ordinaire devient après sa mort, soit un ange, soit un démon. En raisonnant froidement, cette prétention – on ne saurait lui appliquer d'autre terme – nous apparaît ridicule, elle ne peut que faire rire. En réalité, l'être humain lorsqu'il meurt ne transforme pas davantage sa nature réelle qu'il ne se transforme en passant d'une chambre à une autre. S'il était, avant la mort, une intelligence élevée, subtile, il se trouve encore semblable après. S'il était un être pensant bien, agissant bien, il reste capable de bonnes pensées et de bonnes actions et s'il était ignorant, le changement subit de la mort ne peut, en aucun cas, lui donner des connaissances plus hautes, il reste le même ignorant qu'il aura été sur la terre et si ses désirs, ici-bas, étaient vils et corrompus, ils ne subissent aucune variation appréciable après la mort.

Il n'y a donc pas une transformation de la nature intime de l'être, mais tout simplement un passage d'un état à un autre état, ou d'un lieu à un autre lieu. Une autre fautive conception de la mort (la plus désespérante peut-être) est cette idée baroque qu'il nous est tout à fait impossible de savoir quoi que ce soit sur l'état qui succède à la mort du corps physique, et c'est une idée commune parmi nous, dans notre civilisation actuelle, alors que les civilisations antiques plus clairvoyantes ne l'ont jamais admise, car les Anciens reconnaissaient parfaitement la possibilité d'obtenir beaucoup de connaissances concernant les états qui suivent la mort.

L'humanité actuelle est hélas, fréquemment portée à adopter un point de vue très étroit et très mesquin. Tout ce que nous ignorons et que nous arrivons soudainement à découvrir, nous croyons que le monde l'a toujours ignoré, parce que nous avons l'orgueil de croire que nous représentons la plus haute forme de civilisation et de savoir, et tout cela parce que nous possédons une trop haute idée de nous-mêmes, nous croyons, en somme, que tout ce qui est en dehors du champ de nos connaissances actuelles ne vaut pas la peine d'être appris. Nous avons une forte tendance à croire qu'avant notre époque, l'homme était essentiellement « un homme primitif » et que, puisque les Anciens ne connaissaient pas les inventions telles que le téléphone, le télégraphe, les chemins de fer, l'aviation, l'électricité et ses multiples applications, ils ne pouvaient pas davantage avoir découvert quoi que ce soit sur les questions élevées concernant l'âme. Et si nous jetons un regard sur nos sociétés savantes, nos Académies, nous faisons la constatation que chacun des individus qui les composent apparaît réellement comme une intelligence d'élite, mais que toutes ces assemblées observées en bloc, nous présentent, très souvent, dans leurs travaux communs, dans leurs discussions, dans leurs jugements, une incommensurable bêtise, un parti pris scandaleux, une sottise sans pareille.

C'est un fait très fâcheux, mais il faut reconnaître que la bêtise amplifiée par l'orgueil marche toujours de pair avec lui. Elle s'infiltré dans les assemblées les plus sérieuses, elle corrompt, elle vicie, elle désorganise, elle tue. Nous continuons, hélas, à organiser notre vie sans vouloir tenir compte des civilisations antiques qui avaient étudié la mort et les états qui la suivent. Par une étude plus approfondie de la littérature orientale, il aurait été en notre pouvoir de savoir beaucoup de choses concernant ces divers états. Mais nous avons cru, dans notre orgueil scientifique, que cette littérature était pleine de superstitions et que nous en savions plus long que les auteurs de ces vieux ouvrages. Et tout en critiquant très fort les Anciens, sur ce point, nous avons accepté sans réfléchir les assertions mensongères émises par les religions actuelles de l'Occident, pleines d'erreurs, de fausses interprétations, de mensonges, de folles conceptions basées sur des mystères ridicules qui apparaissent comme un défi au simple bon sens et à la clarté. En fait, nous avons lâché la proie pour l'ombre. Car rien ne peut être compris si l'on ne se fait une idée très exacte de la constitution de l'être humain.

Or cet être est infiniment complexe. Il ne possède pas seulement une âme et un corps, c'est-à-dire deux choses résidant l'une dans l'autre, mais il faut savoir que cette âme ou esprit possède plusieurs véhicules qu'elle peut habiter sous des conditions diverses. Nous sommes habitués à parler de l'âme et du corps, comme s'il ne pouvait y avoir rien autre chose en dehors de ces deux principes. Cependant, on peut trouver dans l'épître XV de saint Paul aux Corinthiens, une division de l'homme en quatre choses distinctes. En effet, il parle de l'esprit et de l'âme comme de deux choses distinctes en les appelant par des noms différents et il parle d'un corps physique, « d'un corps charnel » comme il l'appelle et d'un corps spirituel. Mais ce qui est facile à comprendre, c'est qu'à la mort, l'être humain perd à ce moment son corps physique tout en conservant ce que saint Paul a appelé son corps spirituel. Il a donc, pour nous servir des mêmes expressions, un esprit et un corps d'une autre espèce et, par suite, il vit dans ce nouveau corps, tout comme il vivait antérieurement dans son corps physique.

Il ne faut pas voir là un corps nouveau qu'il revêt pour la première fois au moment de la mort, car ce corps, au contraire, fait partie intégrante de lui-même, pendant sa vie, terrestre, seulement sa composition étant d'une matière beaucoup plus subtile que tout ce que nos sens physiques peuvent percevoir, l'homme n'en est généralement pas conscient. Mais de même que ce corps subtil peut être extrait du corps physique pendant la vie, de même il est possible à l'homme incarné de devenir conscient de ce corps subtil et d'obtenir des notions sur l'état dans lequel il se trouvera après la mort.

Il est facile de concevoir que cette idée seule suffit à dissiper une grande partie de nos préventions à l'égard de la mort, entre autres le sentiment d'horreur qu'elle nous inspire. La base principale de cette horreur, est l'idée que l'on va entrer dans l'inconnu ; mais comme nous nous rendons compte que ce soi-disant inconnu peut être connu pendant cette vie même, toute cette incertitude se dissipe immédiatement, car nous savons à qui nous devons faire face et que le résultat soit bon ou mauvais, agréable ou terrible, la plus grande partie de la terreur disparaît avec cette ignorance de l'inconnu. Les états post mortem sont donc parfaitement connaissables et susceptibles d'exploration par un assez grand nombre d'êtres humains. Mais, d'autre part, quelle est, alors, la vie où l'être humain se trouve transporté lorsqu'il quitte son corps physique ?

On a infiniment raison, comme l'ont fait la plupart des Eglises, de nous apprendre constamment que cette vie d'outre-tombe dépend étroitement de cette vie-ci, on a eu raison de nous dire que l'état dans lequel l'être humain se trouve après la mort dépend très largement de ses pensées, de ses paroles, de ses actions dans la vie physique et si l'on se donne la peine d'y réfléchir, on trouvera cette assertion très raisonnable que l'être humain reste lui-même et aussi que des hommes ayant différé complètement pendant la vie, se trouvent dans des conditions très différentes après leur mort. Si nous prêtions pour commencer le cas d'un être très ordinaire, un être humain comme n'importe lequel d'entre nous, en qui le bien et le mal se trouvent mélangés et dont les intentions sont assez bonnes, sauf peut-être au moment où une circonstance tend à l'affecter personnellement, ce qui développera son égoïsme. Un tel être, lorsqu'il viendra à mourir, se trouvera, dans la plupart des cas, exactement là où il était auparavant, là où il a vécu, dans sa maison, là où il est mort, parmi ses proches et conscient de leur présence.

Cette situation comporte, en elle-même, le châtement, la punition qui doit normalement découler de certaines fautes, voire de crimes, car l'être décédé ne s'évanouit point comme une fumée, ni ne se trouve, tout de suite, dans une condition différente de celle qu'il vient de quitter. Il ne disparaît ni dans un ciel inexistant, ni dans un enfer également inexistant. Assurément, la condition dans laquelle il se trouvera, dans certains cas, ressemblera à une sorte de purgatoire, voire d'enfer, mais toujours l'être se retrouve tel qu'il était auparavant, avec cette différence, toutefois, qu'il n'est plus capable de se faire entendre, ni de se faire voir par ceux qui l'entourent et qui restent

inconscients de sa présence, cependant très réelle. Mais, chose à la fois magnifique et terrible, il peut les voir, lui, et il restera en cet état pendant un temps plus ou moins long, durant une période qui dépend essentiellement du genre d'existence qu'il a menée, période qui peut s'étendre sur des années ou des siècles. Il est donc facile de se représenter le châtement épouvantable du criminel, l'épouvante de l'avare qui voit son argent dilapidé par ses héritiers cupides, les souffrances du gourmand qui subit un nouveau supplice de Tantale, le supplice de l'ivrogne dévoré par une soif qu'il ne peut satisfaire, la rage du jaloux qui se rend compte de l'oubli de ses proches à son égard, les tourments du sensuel, exacerbés par des visions érotiques.

Cependant, la Providence, immuablement compatissante a laissé à toutes ses créatures la possibilité d'échapper, peu à peu au mal et à la douleur et à cet effet, elle n'a point brisé, définitivement le lien entre les êtres incarnés et désincarnés. Car, parmi les êtres humains, hommes ou femmes, quelques-uns d'entre eux sont susceptibles, pendant leur vie terrestre, d'extérioriser les forces cachées qu'ils possèdent et ces forces, ces fluides, pour mieux dire, peuvent s'harmoniser avec les fluides que possèdent encore, après la mort physique, les êtres ayant passé sur le plan terrestre.

Je me rends compte que votre petite fille, Madeleine, se trouve dans ce cas et que sa présence, à un moment donné, dans certaines parties du château peut donner lieu, à diverses manifestations que ni vous, ni moi, ni beaucoup d'autres ne pourraient déclencher, parce que l'extériorisation de notre force fluidique ne peut s'harmoniser complètement et utilement avec celle qui est fournie par des êtres désincarnés ayant quitté partiellement notre plan terrestre. Je vais, par conséquent, vous demander de me confier votre jeune fille pendant quelques jours. Avec elle, je visiterai le manoir et je noterai, très soigneusement, les manifestations qui ne manqueront pas de se produire si toutefois votre petite fille en est indirectement la cause. Il est possible que je fasse ainsi quelque découverte intéressante qui me permettra, peut-être de pénétrer le secret de la disparition des deux jeunes époux.

Ici, Jean R... respira bruyamment et avec un sourire désabusé il me répondit :

– Alors, Monsieur, vous croyez aux manifestations d'outre-tombe ? J'ai entendu parler, bien des fois, d'histoires de ce genre et je vous répète que malgré toute ma bonne volonté, je n'ai jamais pu croire à tout cela. Car si c'était vrai, les morts ne seraient pas morts ?

– Mais, mon cher ami, songez-bien qu'il n'y aurait rien d'étrange à ce que la mort ne soit tout simplement qu'un état nouveau que nos sens imparfaits sont impuissants à analyser dans tous ses détails. Et je puis vous affirmer, qu'en effet, la mort n'est qu'une modalité nouvelle de la vie et bien loin d'être et de représenter l'anéantissement définitif de l'âme et de la conscience, elle est au contraire la porte lumineuse qui s'ouvre pour chacun de nous sur l'Infini pour nous montrer les radieuses perspectives d'une vie toujours plus large, plus haute, plus noble.

Seulement, et c'est là où je fais appel à tout votre bon sens, à tout votre raisonnement, à toute votre attention, il faut pour commencer à comprendre ce mystère, faire table rase des idées fausses qui ont trop souvent cours parmi les hommes. La Vérité ne se distille, pour ainsi dire, que goutte à goutte et elle ne peut être comprise et par conséquent admise qu'au fur et à mesure que l'âme peut capter et conserver la lumière toujours plus intense qu'elle produit.

Toutes les religions, si vous prenez la peine de les analyser, nous promettent des paradis de délices, mais si l'on réfléchit bien on s'aperçoit très vite que les récompenses promises dépassent notablement le cadre réel de ce que nous pouvons comprendre. La récompense ou la punition ne sont nullement en rapport avec le travail bienfaisant accompli ou la faute dans laquelle l'être humain a pu sombrer. L'outrance même de l'une ou de l'autre nous fait rejeter, après un moment de réflexion, la formidable erreur d'un Paradis ou d'un enfer éternels et il faut, enfin, sortir de ce cercle vicieux qui consiste à considérer la vie sur la Terre, comme l'unique creuset où doit

s'élaborer notre vie future et éternelle. L'étude rationnelle de certaines sciences telle l'astronomie, par exemple, nous montre notre petit globe, comme un point insignifiant dans l'espace sidéral et nous parvenons ainsi, peu à peu, à mesurer l'immensité qui nous sépare des autres astres qui gravitent et brillent dans les cieux sans limites. La réflexion, le raisonnement, le bon sens, la logique nous disent qu'il doit être possible de relier la vie de l'humanité terrestre à la vie des autres humanités célestes dont l'existence, quand on y réfléchit, cesse d'être problématique, car dans l'Univers entier, toutes les parties qui le compose sont nécessairement solidaires entre elles. Ainsi, vous croyez pouvoir pénétrer le secret de la disparition des jeunes époux ?

– Pour l'instant, je ne peux rien affirmer, mais il est bien permis d'essayer et c'est ce que je me propose de faire avec l'aide de votre petite fille. Il me serait très difficile, actuellement, de vous faire comprendre la nature des expériences auxquelles je vais être obligé de me livrer, mais puisque vous êtes, en somme, intéressé autant que moi, à démêler la vérité, vous ferez sagement de suivre les diverses phases des dites expériences et cela vous fera comprendre beaucoup de choses qu'une explication, même très détaillée, ne vous permettrait pas de saisir tout de suite. D'ici deux ou trois jours, je me rendrai dans les ruines du manoir, vous m'accompagnerez avec la petite Madeleine et d'après les observations que je pourrai faire, j'établirai un plan définitif afin de procéder à des expériences plus étendues si cela me paraît nécessaire. Je vous demande, bien entendu, la plus grande discrétion, car il est essentiel de ne pas ébruiter nos expériences. Si elles réussissent, je leur donnerai, soyez-en sûr, toute la publicité voulue.

Jean R... un peu étonné, me regardait et je crus même voir passer sur ses lèvres, l'ombre d'un sourire fugitif que, par politesse, il s'efforça de dissimuler le plus possible.

– Mon cher ami, lui dis-je, vous êtes incrédule et je n'en suis ni surpris, ni offensé, mais je vous prévient que cette incrédulité se changera rapidement en une foi inébranlable dans les manifestations d'un au-delà, resté jusqu'ici plein de mystères pour vous et beaucoup de vos semblables.

– Je ne demande pas mieux de vous croire, répondit placidement Jean R..., mais je vous avoue bien franchement que je suis, en effet, très sceptique et que je désire des preuves certaines, absolues. J'ai beaucoup vécu, beaucoup voyagé, j'ai entendu parler de bien des choses, j'ai constaté bien des erreurs, j'ai vu, dans les contrées les plus diverses des faits extrêmement bizarres qui s'appuyaient sur des légendes mystérieuses, mais en aucun cas, je n'ai accepté d'emblée et sans contrôle rigoureux, ce qu'une illusion était susceptible de me montrer comme réel. En ce qui concerne les expériences que vous vous proposez de faire et bien que je vous sache le plus parfait honnête homme, je conserverai la même rigueur.

– Vous avez raison et je ne vous demande point une croyance aveugle. Dès cette semaine, nous commencerons nos recherches, je vous remercie des renseignements que vous m'avez déjà fournis sur la mystérieuse disparition des jeunes époux et si nous parvenons à percer ce troublant secret, nous aurons, vous et moi, une satisfaction si grande qu'elle nous paiera largement de nos peines et de nos efforts.

– Vous pouvez compter sur toute mon aide, répondit Jean R..., malgré et peut-être à cause de mon scepticisme, je m'efforcerai d'être pour vous l'auxiliaire le plus dévoué et le plus utile.

– En attendant, repris-je, en souriant, vous m'avez promis aussi de me faire visiter la très curieuse demeure où naquit tout près d'ici, le poète vendômois, Ronsard. Si vous voulez bien, dès demain, nous irons voir ce domaine et cela nous évitera, peut-être de porter notre pensée sur nos recherches ultérieures, car j'estime que dans ces sortes de choses, il faut éviter l'obsession.

Jean R... s'inclina et me tendit franchement la main. Désormais, entre nous, une sorte de pacte était tacitement conclu.

La singulière histoire de la disparition des jeunes époux ne m'apparaissait pas comme une énigme indéchiffrable, mais comme je l'avais dit à Jean R..., je tenais à réfléchir avant de me livrer à des investigations qui, trop brusquées, auraient été inévitablement désordonnées et sans méthode. Il me semblait donc utile de délasser mon esprit et d'éviter à mon cerveau tout surmenage qui ne m'eût conduit qu'à un résultat diamétralement opposé à celui que je désirais obtenir. Une promenade dans les charmantes campagnes où je me trouvais était une détente bienfaisante et je goûtais, par avance, le plaisir que j'aurais à visiter le château de la Poissonnière où naquit le poète délicat, Pierre Ronsard, le 11 septembre 1524. Lui-même, devait plus tard, annoncer comme il suit, ce mémorable événement :

L'an que le roy François fut pris devant Pavie
Le jour d'un samedi. Dieu me presta la vie
L'onzième de septembre...

Ronsard dont la vanité fut grande, prétendait descendre d'une famille princière de Hongrie, ainsi qu'il le dit dans sa vingtième élégie :

Or quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace,
Plus bas que la Hongrie, en une froide part
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard

A 10 ans, son père le conduisit au camp d'Avignon et le donna pour page à Charles duc d'Orléans, second fils de François I^{er}. Le petit page était d'une fort jolie figure, nul ne portait plus galamment que lui nœud de ruban frangé sur l'épaule et plume blanche flottant au toquet de velours. Charles d'Orléans, pour former Pierre de Ronsard par les voyages, le donna à Jacques V, roi d'Ecosse, lorsque celui-ci vint en France pour épouser Marie de Lorraine. Pendant son séjour en Ecosse, le jeune Ronsard sentit la flamme poétique s'éveiller en lui et il note soigneusement ses premières impressions.

Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forêts, des hommes reculés,
Dans les antres secrets, de frayeurs tout couverts,
Faunes, Satyres, Pans, Napées et Oréades,
Ægipans, qui portaient des cornes sur le front
Et qui, ballant, sautaient, comme les chèvres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques fées
Autour de moi dansaient à cottes dégrafées.

Et en me rendant au blanc castel de la Poissonnière, je songeais que ces réminiscences poétiques étaient pour moi une véritable évocation du passé. A l'encontre des autres châteaux de la contrée, la Poissonnière a perdu le caractère quasi féodal que devaient lui donner ses murailles flanquées de tours, dont il ne subsiste que des traces, mais tout le reste a été pieusement conservé par une descendance directe en la ligne féminine, tel que l'avait construit, ensuite embelli Baudouin de Ronsard au XVI^e siècle et Loys, père du poète. La demeure est riante, mais non grandiose. Pierre de Ronsard venait souvent à la Poissonnière visiter son père et sa mère et après la mort de ceux-ci, son « bon frère Claude », qui avait hérité du titre de seigneur de la Poissonnière. C'est de là que le poète écrivait à l'une des étoiles de sa Pléiade.

Fais-moi venir Daurat icy,

Fais-y venir Jodelle aussi,
Et toute la musine troupe
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin
Et cent fois leur pendre la coupe.

Daurat, Jodelle, Joachim du Bellay, Antoine de Baïf, Remi Belleau, Ponthus de Thyard et Amadis Jamin, accouraient alors à cette invitation poétique. O les bons amis, ô le bienheureux castel ! Comme on y jouissait alors des charmes du printemps ; comme on y sablait joyeusement les vins des coteaux de Sainte-Cécile et des Janières ! Tous buvant pour la soif à venir, tous humant le piot chantaient :

La coupe cristalline
Dont le vin joyeux,
Réchauffe la poitrine

C'est sans doute du vin provenant du coteau des Janières, tout proche de la Poissonnière, dont veut parler Ronsard. Les vendanges au pays du Loir, sont d'ailleurs des plus pittoresques et c'est, chaque année, une fête traditionnelle et joyeuse. La population entière, hommes et femmes, est aux vignes depuis le matin jusqu'à la nuit. Le dieu des vigneron leur dispense des journées splendides et des nuits radieuses. Le soleil luit partout. De légers brouillards, au matin, voguent dans le ciel comme des messagers aériens chargés de distribuer la chaleur, la lumière et les brises rafraîchissantes. L'air est d'une sonorité de cristal. On entend les gens se héler d'un coteau à l'autre. Les rires et les grosses plaisanteries éclatent derrière chaque cep aux feuilles rougissantes. Les vignobles flambent au soleil, tandis qu'une brume transparente veloute les sillons humides des terres labourées.

Malgré ses apparences joyeuses et faciles, la besogne de la vendange est plus dure qu'on ne s'imagine. Il faut, de l'aube au soir, rester le dos courbé sous le soleil ou sous la pluie, mais le travail se fait en commun, le maniement de la serpe est plus commode que celui du hoyau ou de la faucille, et, en somme, quand il fait beau temps, les journées de vendanges sont regardées par beaucoup de paysannes comme une halte agréable au milieu des rudes labeurs rustiques. On part, les pieds dans la rosée, précédés du bellonier, qui charroie les raisins de la vigne au vendangeoir, dans une sorte de vaste cuvier.

Les vendangeuses, encore à demi endormies, cheminent vers la vigne, escortées par le maître et les porteurs de hottes. Pour les réveiller, un des hommes entonne un couplet de la chanson des vendanges et bientôt toutes répètent en chœur le refrain de ce chant. Dès qu'on est arrivé, chacun se met vite à la besogne, les heures fraîches du matin étant celles où le travail est le moins pénible. Les vendangeuses alignées montent droit devant elles, en dépouillant chaque cep de ses raisins qu'elles entassent dans la charpagne ; quand celle-ci est pleine, on va la verser dans des hottes placées de distance en distance et arc-boutées par des échelas. Dès qu'une hotte est remplie, à son tour, le hotteux la charge sur ses épaules et descend vers le belon qui stationne au bas de la vigne, pour recevoir le contenu des hottées. Vers midi, au flanc de tous les coteaux vignobles, la vendange est en pleine activité et offre à l'œil des tableaux qui font songer à Rubens.

Ici les charrettes sont rangées sous un abri de branches vertes. Les jougs, les colliers rembourrés de laine bleue pendent aux arbres ; les chevaux placés à l'ombre, sous les chênes, s'ébrouent, en regardant à travers la feuillée, leurs maîtres affairés. Un essaim de mouches tourbillonne autour des croupes brunes. Là, des jeunes filles sont assises sur les brancards d'une charrette et, à cinq

pas d'elles, se tient debout un groupe de garçons. Un gars, en pantalon de coutil, est dressé sur l'échelle appuyée à une charrette et, le dos tordu, renverse sa hottée de raisins dans un bellon, comme un fleuve qui épanche son urne. A travers la feuillée du chêne, le soleil crible de paillettes de lumière sa figure hâlée, ses cheveux roux et ses robustes épaules. Là-haut, dans les vignes, court une animation bruyante qui ne cesse pas. Partout un manteau vert mordoré qui semble dégager des étincelles, partout des dos blancs, des capelines claires, des échines tantôt courbées, tantôt redressées ; dans tous les sentiers, des processions de porteurs chargés de hottées de grappes exhalant une capiteuse odeur de raisin mûr, et sur tout cela une éblouissante lumière.

C'est comme une dernière ivresse de la terre, alors que déjà elle sent la caresse des feuilles jaunies tombant sur son sein épuisé... Le déclin est proche, les jours sont courts. Encore une suprême débauche avant le sommeil profond de l'hiver !... A cette heure solennelle de la saison finissante, on se sent pris d'une frénésie de vivre, en pensant que la fête va bientôt finir.

Mais la journée avance, le soleil empourpre les nuages du côté du couchant et veloute les coteaux d'une chaude lumière vaporeuse. Déjà, dans les fonds, des buées serpentent en suivant le cours des ruisseaux. Voici le dernier belon qui part, lourdement chargé de grappes, couronné de branches d'arbres et environné de marmots accrochant leurs mains au cuvier et tressautant au moindre cahot. Derrière lui, les hotteux et les vendangeuses, bras dessus, bras dessous, s'en vont en chantant. Par-dessus les toits, le vent frais apporte des lambeaux de refrains, lancés à pleine voix par les robustes poitrines de vendangeurs et des vendangeuses. On chante des rondes ; les sopranos aigus des femmes commencent le couplet :

A l'écart d'un petit bois
La belle s'est endormie
Par là il y passe
Trois chevaliers du roi...

Et en chœur, des voix d'hommes, mêlées aux voix féminines, reprennent tumultueusement le refrain :

Les gens qui sont jeunes
Se marieront-ils ?... Oui, oui !

Les odeurs de vin doux s'exhalent des pressoirs, des soupiraux des caves, des rigoles de la rue ; d'un vendangeoir à l'autre, de gros falots lourdement balancés semblent tituber comme s'ils étaient ivres ; des ribambelles de vendangeuses, riant aux éclats, dévalent par les chemins comme une galopade de chevaux échappés. Dans la vaste cuisine de chaque propriétaire de vignes, le souper des vendangeurs fume sur la longue table dressoir, éclairée par des chandelles grésillantes, un souper simple mais gras et plantureux. Ils mangent comme des dévorants et boivent d'autant. Le guinguet du pays les défatigue et leur redonne des jambes ; de sorte qu'une fois repus, tous ces gars de vingt à trente ans, toutes ces luronnes égrillardes et robustes, n'ont plus qu'un désir : danser ; et ce désir, le propriétaire le satisfait toujours. On se rend dans quelque grange, vaguement éclairée par de rares lanternes, parfois même dans la cour, et toute la bande se met à danser des rondes et à valser avec une fougue endiablée. Souvent les propriétaires et toute leur famille se mêlent à ces sauteriers qui dégénèrent parfois en bacchanales. Pendant cette période des vendanges, tous les rangs sont confondus, toutes les pruderies sont oubliées.

Ce travail de la vendange, entrecoupé de grasses lippées et de joies bruyantes, dure de huit à quinze jours, puis tout s'apaise ; les vignes, dépouillées, deviennent solitaires. Les oiseaux frémissants, ébouriffant leurs plumes poussent de petits cris d'appel en sautillant sur les sarments nus, tandis que là-haut, dans le ciel couleur de fumée, les longues bandes de grues et d'oies

sauvages dessinent leurs zigzags étranges et fuient vers le sud en jetant une vague et lointaine rumeur, comme pour annoncer l'hiver qui approche. Le Janières, – vin chaud, lampant et parfumé, – ne perd rien de sa force en vieillissant. Plus heureux qu'un poète, qu'un écrivain, qu'un artiste et même qu'un homme d'Etat, un vin d'année célèbre ne trouve jamais de contempteurs. C'est une faveur de pouvoir goûter du vin authentique de ce coteau. Jodelle, ami de Ronsard a célébré le vin de Janières, avec élégance et souplesse.

Le lustre de ce vin est si beau
Sur la glace de ce vaisseau
L'un et l'autre honneur de la terre,
Qu'œilladant ce vineux esprit
Ondoyant, vous diriez qu'il rit
Dedans le cristal qui l'enserre.

Les environs de la Poissonnière sont tous remplis des souvenirs de Pierre de Ronsard. C'est à ce charmant vallon qu'il revient sans cesse, comme au divin théâtre de ses visions d'enfant et de son rêve de jeune homme.

O terre fortunée
Des muses le séjour
Qu'en tous ses mois l'année
Serène d'un beau séjour !

Deux longs tertres te ceignent
Qui de leur flanc hardi
Les Aquilons contraignent
Et les vents du Midi.

Sur l'un, Gastine sainte,
Mère des demi-dieux
Sa teste de vert peinte
Envoye jusqu'aux cieux

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep, dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble angevin

Le Loir, tard à la fuite
En soy s'esbanoyant
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant

Bref quelque part que j'erre
Tant le ciel m'y soit doux
Ce petit coin de terre
Me rira par sur tous.

Puis l'ode à la fontaine de « la belle Iris » – de la Bellerie comme on l'appelle aujourd'hui – la

langue française n'a rien produit de plus frais ni de plus riant.

L'ardeur de la canicule
Jamais tes rives ne brûle,
Tellement, qu'en toutes parts,
Ton ombre est épaisse et drue
Aux pasteurs venant des parcs,
Aux bœufs de la charrue
Et au bestial épars...

On croirait entendre l'Echo d'Horace, célébrant la fontaine de Bandusie :

Te flagrantis atrox hora caniculæ
Nescit tangere : tu frigus amabile
Fessis vomere tauris
Præbes et pecori vago

Enfin l'éloge de la forêt de Gastine, cette forêt qui fut l'amour de toute sa vie⁶.

Couché sous les ombrages verts
Gastine, je te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
La forêt d'Erymanthe
Toy, qui sous l'abri de tes bois
Ravy d'esprit m'amuses,
Toy, qui fais qu'à toutes les fois
Me respondent les muses
Toy, pour qui de l'importun soin
Tout franc je me délivre
Lorsqu'en toy, je me prends très loin
Causant avec un livre

Au fur et à mesure que je visitais la Poissonnière, des réminiscences d'un passé charmant évoqué par un délicat poète, surgissaient pour ainsi dire devant mes yeux, comme si ce passé avait laissé une empreinte aux pierres de l'habitation. Et c'était à la fois quelque chose de très doux et de très triste que le rappel de tout ce passé envolé qui revenait en quelque sorte impressionner mon cerveau.

Dans un tel moment, j'aurais volontiers affirmé que tout ce qui a existé laisse une empreinte ineffaçable et que la vie disparue, terminée, peut un jour se reconstituer par l'appel vibrant des forces psychiques possédées par l'être humain. Oui vraiment, la reconstitution du passé n'est pas un mythe, un rêve, une hallucination, mais une réalité. Rien ne se perd, tout peut se reconstituer et la vie passée se dérouler comme un film cinématographique dont la pellicule a été soigneusement conservée. Les découvertes de la Science nous prouvent journellement que rien ne se perd. Le son lui-même est conservé dans sa prison de cire et par un mécanisme ingénieux il renaît à volonté, il nous charme ou nous terrifie, il nous amuse ou nous peine, il fait vibrer en nous les fibres les plus intimes, il est le passé redevenu présent, il est la pensée éternelle qui ne

⁶ C'est dans cette forêt que nous avons situé l'action principale de notre livre « La Villa du Silence ».

peut être perdue, parce qu'elle contient les trois modes du temps : passé, présent, avenir.

Chose étrange et merveilleuse, ce que l'on croit disparu, anéanti à jamais est fixé d'une façon indélébile quelque part, dans l'éther et pendant des années, des siècles, pendant l'éternité, pour mieux dire, cela peut se conserver sans usure, sans être entamé ni par le temps, ni aucun cataclysme physique, même pas la disparition du globe qui aura été le gigantesque théâtre de la vie en général et de chacune des vies des êtres organisés que nous trouvons à sa surface. Et voilà un des grands secrets de la Nature que nous touchons, pour ainsi dire, du doigt.

Impossible de nier cette merveilleuse réalité de la continuité de toutes choses, de toute vibration, si menue soit-elle, de tous les sons qui sont eux-mêmes des vibrations, depuis le murmure du vent dans les ramures jusqu'au chant des oiseaux, le cri de tous les animaux, grands ou petits, le bruissement des insectes et aussi le son de la voix humaine, lyre de la pensée. Tout est conservé, classé, sérié et peut à l'appel d'une force supérieure, d'une vibration encore plus intense, revivre, troubler, charmer, agiter, reposer, enchanter, désoler, rendre l'être humain joyeux ou triste, content ou mécontent, heureux, ou malheureux, faire fuser son rire ou couler ses larmes, l'élever aux nues ou l'abaisser dans des cercles en quelque sorte infernaux. Rien ne se perd et rien ne peut se perdre. Tout est conservé, enregistré, capté, isolé ; nos paroles, nos pensées, nos actes, nos soupirs et nos lamentations, nos cris de joie et de détresse et aussi nos blasphèmes, nos cris de rage, de haine et de douleur, nos serments et nos abjurations, nos paroles d'amour et de malédiction.

Tout ce qui a vibré, ne fût-ce que pendant un jour, une heure, une minute, une seconde est susceptible de vibrer encore, de se répéter un nombre infini de fois et d'une façon semblable parce que tout est éternel, comme la suprême Pensée qui a permis que tout cela soit. Nous sommes, d'autre part, entourés d'une masse immense de force et d'énergie, mais il reste à dompter cette force et cette énergie et à les mettre au service de l'humanité. Oui, vraiment, les merveilles et les mystères de la Nature n'ont pas de bornes, mais plus on les étudie, plus on se sent humble devant l'œuvre grandiose de l'Être suprême. Le premier point qui avait retenu mon attention, était cette particularité que la petite Madeleine entendait, lorsqu'elle parcourait le château, des bruits divers dans les chambres ou des coups, parfois très violents, frappés dans les épaisses murailles.

Ma présence, du moins je l'espérais, n'empêcherait peut-être pas le petit médium d'être l'instrument de la manifestation habituelle et je pensais qu'il me serait possible de communiquer intelligemment avec les invisibles êtres qui semblaient vouloir se faire écouter. Sous prétexte de visiter très minutieusement le vieux manoir et d'avoir des indications que l'enfant était susceptible de me donner, je priai Madeleine de m'accompagner mais je me gardai soigneusement de lui faire connaître le but réel de cette visite. La petite Madeleine parut accepter, avec joie, mon invitation et ce jour-là, aussitôt après le déjeuner, nous entrâmes tous les deux dans le vieux manoir et nous en parcourûmes très lentement les diverses pièces, en ayant l'air de m'intéresser, très soigneusement à l'examen des parquets et des plafonds. Fort de l'autorisation donnée par le père de l'enfant, je questionnais la fillette et je lui fis préciser, très exactement la nature des manifestations qui paraissaient produites par une sorte de médiumnité spéciale dont elle était la cause directe.

Une étude très suivie des divers phénomènes psychiques m'avait, depuis longtemps, appris qu'il existe des quantités de médiumnités insoupçonnées, on pourrait presque dire que chaque être humain a sa médiumnité personnelle, pour l'excellente raison que les fluides propres à chaque individu sont diversifiés à l'infini. La grande, l'énorme, l'inextricable difficulté consiste, par conséquent, à reconnaître la nature très exacte de tous ces fluides. C'est une tâche formidable et sans doute des siècles et des siècles s'écouleront encore avant que la science humaine n'ait

débrouillé l'écheveau de toutes ces forces si diverses dont chaque être vivant sur notre plan physique est en somme l'actif dépositaire. Le grand reproche fait aux diverses médiumnités connues, c'est qu'elles favorisent, en beaucoup de cas, l'autosuggestion des sujets et les conduisent très rapidement à la fraude d'abord inconsciente, puis finalement consciente. De là, le peu de crédit accordé à certains phénomènes pourtant parfaitement authentiques. Il n'est pas toujours facile de séparer l'ivraie du bon grain.

Il ne faut jamais perdre de vue, dans des expériences aussi délicates, qu'il est impossible d'établir des règles absolues, d'abord parce que les agents physiques tels que la chaleur, l'humidité, le froid, le vent, la lumière entrent en ligne de compte et doivent être étudiés soigneusement. Il y a, dans tout phénomène psychique, une question d'attirance ou d'accommodement fluidique très difficile à préciser, parce qu'il est essentiellement changeant et en même temps étroitement dépendant de la nature intime de chaque être humain. C'est malheureusement ce que la science actuelle, étroitement routinière n'a jamais admis d'une façon définitive, parce que par suite d'un dogmatisme outrancier et rageur elle ne reconnaît comme réellement scientifique que ce qui peut être concrétisé en une formule précise afin de pouvoir provoquer rapidement et toujours par les mêmes moyens, la répétition constante d'un phénomène quelconque. L'être humain est étroitement routinier. Une initiative un peu hardie, l'étonne, l'effraye, le terrifie quelquefois et le trouble profond qu'il en ressent le rend parfois très injuste pour les novateurs plus hardis qui ne s'inspirent plus des formules vieilles qui doivent, en bien des circonstances, ne plus être considérées que comme des curiosités d'un passé définitivement révolu.

Après avoir visité tout le rez-de-chaussée, sans que rien n'eût attiré plus particulièrement mon attention, nous parvînmes, la petite Madeleine et moi, dans la grande salle du premier étage ou lors de mes premières visites j'avais déjà remarqué une cheminée monumentale curieusement sculptée et surmontée d'une énorme glace, bizarrement scellée dans l'épaisse muraille. Et comme nous étions, la petite et moi, arrêtés devant l'ouverture béante de l'énorme cheminée nous entendîmes, très faiblement d'abord, puis de plus en plus distinctement des tapotements répétés mais nettement séparés et qui se répercutaient sourdement dans le coffre de la cheminée. Tout d'abord, bien que cela m'avait fait tressaillir, je fis mine de ne pas avoir entendu et je me contentai d'examiner la petite Madeleine. L'enfant me parut un peu nerveuse et comme gênée d'entendre les coups réguliers qui devenaient de plus en plus distincts.

Je me décidai à l'interroger.

– Tu entends ces fraplements, petite ?

– Mais oui, Monsieur, cela se produit chaque fois que je viens ici et je dois vous dire que c'est la première fois que ces bruits se font entendre alors que je suis accompagnée. Mon père est venu plusieurs fois avec moi, mais à aucun moment, pendant sa présence ici le phénomène ne s'est renouvelé. Avec vous, je m'aperçois que c'est différent et j'en suis très heureuse. Vous pourrez ainsi certifier que vous avez entendu les coups frappés. A ce moment, et comme la petite parlait encore, il se produisit une sorte de grondement.

– As-tu déjà entendu ce grondement ?

– Non, mais par contre, il s'est produit fréquemment d'autres bruits, entre autres celui que l'on arriverait à faire en secouant un sac rempli de gros cailloux.

D'abord, j'ai eu très peur, puis peu à peu je me suis habituée et bien des fois, par curiosité, je suis venue ici afin d'essayer de me rendre compte de la nature exacte du bruit, mais j'avoue n'avoir jamais réussi à en découvrir la véritable cause. Soudain, la fillette poussa une exclamation de surprise et me désignant du doigt la grande glace qui surmontait la cheminée monumentale, elle cria : Regardez, regardez ! Et à ma grande stupéfaction je vis se dessiner au milieu de la glace des caractères brillants, très lisibles et une phrase s'écrire sous mes yeux, en moins de vingt secondes,

il nous fut possible, la petite et moi de déchiffrer cette phrase : « Nous sommes les jeunes époux disparus et nous venons aujourd'hui expliquer le mystère de cette disparition. Sous vos yeux vont successivement passer une série d'images qui vous renseigneront exactement. »

Pendant deux minutes environ, cette phrase resta visible, puis elle commença à pâlir pour finalement devenir de moins en moins apparente et enfin disparaître. Mais aussitôt après, nous vîmes, distinctement se former des images précises et ce fut comme un film cinématographique qui se déroula lentement, avec une précision, une force, et en quelque sorte une mimique si expressive que j'eus, personnellement l'impression très nette d'assister à un jeu de scène si bien réglé qu'il laissait deviner les paroles que devaient échanger les deux personnages qui apparaissaient sur cet écran d'un nouveau genre. Christiane – car c'était bien la disparue – je la reconnaissais à la description qui m'avait été faite de son physique, se montrait à mes yeux émerveillés, dans toute la splendeur de sa beauté et de sa grâce.

Elle s'était emparée de la main de son époux et sa physionomie souriante semblait dire, tant elle était expressive : « Mon cher époux, cachons-nous bien, de façon que personne ne soit capable de nous retrouver. » Et dans le champ de vision, prodigieusement agrandi qui s'offrait à ma vue, je voyais évoluer les jeunes gens, en même temps qu'apparaissaient les détails les plus infimes de ce film d'un nouveau genre, de cette scène rétrospective faisant revivre un passé vieux d'un demi siècle. Mes yeux attentifs suivaient maintenant tous les gestes des images animées. Je voyais Christiane et son époux parcourir d'abord les salles du rez-de-chaussée du manoir, puis monter l'escalier du premier étage et finalement venir, précisément dans la salle où nous nous trouvions, la petite Madeleine et moi. Arrivés près de la cheminée, les deux jeunes gens s'arrêtèrent et le regard fixe, à la fois émerveillé, étonné et épouvanté je vis Christiane s'arrêter, se baisser et toucher sous le manteau de la cheminée, une grosse pierre dont l'angle supérieur paraissait déborder légèrement.

Une lumière encore plus vive et comme si subitement on avait allumé une lampe électrique de gros calibre, vint éclairer tous les détails de la scène. Et à la faveur de cette lumière intensive je vis, sous la pression exercée par Christiane, la pierre tourner sur elle-même, et laisser voir une entrée béante qui formait le seuil d'une vaste caverne. Absolument comme au cinématographe, le film se déroulait au ralenti et pas un détail n'était perdu. Christiane et son époux s'étaient avancés jusqu'au centre de la caverne et derrière eux la pierre continuant sa rotation avait refermé l'entrée, mais la lumière étrange qui éclairait la scène n'avait point diminué pour cela, au contraire, elle semblait s'être amplifiée encore et l'expression du visage de la jeune fille semblait malicieusement se rire de l'étonnement que l'on lisait sur celui de son époux. Celui-ci, réellement effaré, montrait la caverne, les murailles, la voûte qui apparaissait noire au-dessus d'une petite bougie que Christiane avait allumée. Devant l'effarement et la crainte de son mari, Christiane s'était mise à rire. Elle riait de toutes ses forces, on la voyait, tandis que son compagnon plus réservé avait l'air de discuter. Et soudain, Christiane, prestement, comme pour le rassurer se dirigeait vers un angle de la caverne et appuyait la main sur une pierre qui, semblable à celle de la cheminée dépassait, elle aussi, l'alignement des autres. Mais malgré cette pression, la pierre ne paraissait pas pivoter comme l'autre. Christiane alors redoublait son effort et se tournant vers son mari, elle semblait lui dire, avec un sourire déjà plus faible : « Tiens, elle est dure aujourd'hui. » Paul, le mari de Christiane, avait rejoint cette dernière, mais il avait beau joindre ses efforts aux siens, la pierre ne tournait plus.

Il regardait, maintenant, d'un air inquiet autour de lui, cherchant une anfractuosité, mais il n'apercevait rien que le rocher, et tout en haut, à vingt pieds au-dessus de leurs têtes, une étroite fissure qui laissait apercevoir une sorte de raie blanche, un filet de jour qui devait éclairer la nuit de ce cachot. Je suivais, réellement épouvanté, toutes les péripéties de ce formidable drame. En

quelques minutes, et comme dans un rêve, je revivais les angoisses des deux jeunes gens. Je les voyais regarder la bougie qui éclairait leur cachot. A vue d'œil, elle semblait diminuer, diminuer. Alors, il me semblait les entendre crier au secours, car je voyais très distinctement leurs bouches s'ouvrir pour crier leur épouvante. Maintenant, ils se regardaient éperdus, la détresse, l'horreur, l'épouvante, toutes les frayeurs se lisaient dans leurs yeux. Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, on les voyait murés vivants dans la plus effroyable des tombes. Ils pleuraient, affalés, écroulés, plutôt qu'assis sur le roc de leur prison. Christiane avait laissé tomber sa tête sur la poitrine de son époux et son beau visage apparaissait affreusement tourmenté. Le visage de l'époux reflétait, lui aussi, l'horreur et le désespoir. La scène était tellement atroce, tellement effroyable que je sentais une sueur froide me coller sur le front. Je claquais des dents, j'avais la fièvre, je revivais en quelque sorte les tourments du couple.

La petite Madeleine, plus encore que moi-même, ressentait ces tourments. Elle était arrivée à la transe complète et son visage délicat se convulsionnait au point que j'en fus effrayé et que je me décidai à m'arracher à cet affreux spectacle. Mais je ne pouvais, pour ainsi dire, plus bouger, et malgré mes efforts fuir l'obsession de cette image animée de l'agonie des deux êtres. Soudain, un pas se fit entendre, je tournai la tête et j'aperçus Jean R..., qui venait vers nous. Immédiatement et comme si son arrivée avait rompu un charme quelconque, le phénomène cessa subitement et la petite Madeleine fut, du même coup, brutalement arrachée à son état de transe.

Ce changement si rapide ne m'étonna guère. Depuis longtemps je savais que si certains sujets sont les causes directes de manifestations dues à la réceptivité, à la sensibilité et à la facilité d'extériorisation qu'ils présentent dans tout leur corps physique, j'avais constaté, d'autre part, que d'autres personnes, au contraire, empêchent tout phénomène de se produire, par suite d'une neutralisation du fluide extériorisé par les premiers. Madeleine et son père, présentaient donc ces deux caractères opposés. Si la petite fille extériorisait des forces psychiques puissantes qui mettaient en action le dynamisme extrêmement compliqué des images animées, Jean R..., extériorisait une force contraire, plus puissante encore, qui réduisait à néant celles de sa fille. Et pourtant le pouvoir de fixation des images, en quelque sorte fluidiquement matérialisées, était considérable chez l'enfant et seuls des sujets étonnamment doués, au point de vue psychique, étaient susceptibles de réaliser de semblables phénomènes.

Joseph Balsamo (1743-1795) médecin et célèbre occultiste italien, plus connu sous le nom de Comte de Cagliostro, possédait un semblable pouvoir. Il eut un vif succès à la cour de Louis XVI, et parmi toute la haute société de l'époque. C'est lui qui montra à Marie-Antoinette, dans une carafe de verre blanc, remplie d'eau, la scène de sa propre exécution. A ce terrible spectacle, Marie-Antoinette s'évanouit. Beaucoup de voyants, tout en ayant la faculté de voir les images ne peuvent cependant les rendre visibles pour d'autres personnes, mais elles arrivent néanmoins à donner des descriptions extrêmement détaillées de leurs visions.

La vision à travers les corps opaques ou simplement un verre d'eau, revêt en maintes circonstances un caractère nettement prophétique. Cette vision, en effet, se produit avec abstraction complète du temps et de l'espace et l'image émise dans l'eau, le cristal, peut relater une scène qui se passera dans quelques jours ou dans quelques années. Cette particularité était fort bien connue dans l'Antiquité et nous voyons le juif Joseph, devenu premier ministre du Pharaon d'Egypte, interroger une coupe d'eau du Nil⁷. Les esprits forts qui, de nos jours, ne sont bien souvent que de parfaits ignorants, ne comprennent point que, de tels phénomènes puissent se

⁷ Nous avons rappelé ce fait dans notre livre « L'Apôtre » (Paul Leymarie, éditeur). Consulter également notre petit guide de la Médiurnité : *Comment on devient médium*, édité par la même maison.

produire. Ils les mettent sur le compte d'une hallucination visuelle, accompagnée quelquefois d'une hallucination auditive. Sans nier aucunement l'hallucination, toujours possible, il est nécessaire de se documenter très sérieusement. Beaucoup de lois naturelles nous sont encore cachées et chaque découverte de la science nous met sur la voie d'une autre découverte plus importante.

D'ailleurs, par un singulier paradoxe, les savants eux-mêmes qui sont par essence des négateurs obstinés de tout phénomène n'obéissant pas aux lois connues d'eux, seraient d'accord avec nous pour protester contre une interprétation aussi étroite données aux lois naturelles. Et il est vraiment curieux de constater chez eux, ce double caractère de savant et d'ignorant présomptueux, de croyant et de sceptique, d'admirateur et de critique dans tous les phénomènes qu'ils n'ont pu réduire à une simple formule mathématique à seule fin de le reproduire indéfiniment et à tout instant, quelles que soient les conditions de lieu, de temps et d'espace. L'orgueil du savant se relie à l'orgueil du croyant naïf. L'un et l'autre sont l'apanage des cerveaux étroits. Toute nouveauté leur apparaît inutile, toute découverte superflue si, par hasard, ils n'en sont pas les promoteurs et surtout les bénéficiaires immédiats. Un vieux dicton populaire affirme que les extrêmes se touchent.

C'est profondément vrai et dans le cas qui nous occupe profondément attristant, car une assemblée de savants figés dans l'étroitesse des formules ressemble trait pour trait à une assemblée de croyants naïfs, abrutis jusqu'à la folie par l'acceptation des dogmes obscurs de leurs religions ridicules et diaboliques. Les uns et les autres sont des contempteurs de l'ombre, la lumière blesse leurs pauvres yeux à moitié éteints, car ils ne sont pas encore faits pour elle et effarouchés, en même temps que ridiculement dressés sur leurs jambes chancelantes, ils bavent leurs odieux mensonges dans l'ombre de leurs sanctuaires, de leurs autels et de leurs doctes assemblées ridiculement retardées dans la marche vers le progrès, par la sénilité et le gâtisme de vieux pontifes endormis dans leur orgueil et leur terrifiante ignorance. Et pourtant la Science et les savants sont nécessaires à l'humanité terrestre.

Sans les savants, pas de stabilité réelle dans les découvertes, car ils sont et restent aussi les véritables régulateurs de la pensée humaine mise au service de l'intelligence et du génie. Ils sont les conservateurs fidèles du savoir qui sans eux resterait perpétuellement trouble et imprécis, parce que jamais défini ni délimité. Sans la science, servie par les savants, tout ne serait qu'illusion fugitive et rêve insaisissable. Sans la science positive et un peu jalouse de ses prérogatives, la pensée trop rapide, se perdrait, s'éteindrait, s'évaporerait dans sa course fantastique et rien de ce qui existe ne saurait servir convenablement aux êtres humains, parce que toute science n'aurait que la durée et la valeur d'un éclair et se volatiliserait, en quelque sorte, sans aucun profit pour qui que ce soit. Si longue que soit une course, il lui faut la mesure relative du temps et sans cette mesure si fragile rien ne serait ni ne pourrait être. Bénie soit donc la science qui ralentit parfois l'élan de la pensée créatrice. Elle est, elle a toujours été, elle reste la grande polisseuse de l'œuvre humaine issue de l'œuvre divine, l'une se fondant dans l'autre pour l'accomplissement du plan divin.

La science ne peut être, ne saurait être autre chose qu'un frein à la pensée humaine en perpétuelle gestation et la pensée ne peut devenir lumineuse, féconde et forte que si elle s'allie à la science. En toutes choses il faut une opposition, un contraire pour produire un magnifique relief et montrer l'harmonie de tout ce qui est. Que vaudrait le bien, si nous n'avions la connaissance de son contraire le mal et comment définir et comprendre celui-ci si nous ne pouvions, par opposition également définir et comprendre aussi le bien. Que vaudrait l'ombre sans la lumière, le mouvement sans l'inertie, la gaité sans la tristesse, la précipitation sans la lenteur, la beauté sans la laideur.

Que ce soit dans l'ordre moral ou dans l'ordre physique, toute chose implique aussi la chose contraire : la vertu se dresse en face du vice et tous les deux semblent se matérialiser dans l'humanité terrestre. L'être bon et généreux n'a-t-il pas son contraire dans l'être vil et égoïste, la bravoure ne se dresse-t-elle pas en face de la lâcheté, l'amour en face de la haine. Mais il manque à la science beaucoup de foi et beaucoup de modestie. Trop souvent, le savant orgueilleux grisé par ses découvertes, fait preuve, en maintes circonstances, d'un entêtement irréductible qui l'éloigne en réalité du but véritable pour lequel, cependant, il a parfois sacrifié sa vie, sa liberté, sa fortune et sa réputation.

La succession rapide des événements après mes premières recherches m'avait donné une base sérieuse qui allait désormais me permettre de pousser plus avant mes observations et d'acquérir des renseignements nouveaux et précis sur l'étrange disparition des deux jeunes gens. La révélation que je venais d'avoir par la vision des images animées si clairement entrevues, me commandait d'entreprendre, le plus rapidement possible, les recherches nécessaires afin de retrouver les cadavres des deux jeunes gens, mais je ne me dissimulais pas les difficultés que j'allais avoir à surmonter pour parvenir à mon but et ainsi obtenir la preuve définitive de la réalité des images passées devant mes yeux.

Le manoir et ses dépendances étaient maintenant la propriété indivise de trois frères, MM. T... gros minotiers qui habitaient Paris une partie de l'année, tout en dirigeant les importants moulins qu'ils faisaient valoir dans la province du Maine, et je me demandais, anxieusement, s'ils m'accorderaient l'autorisation de faire les recherches voulues. Il fallait, évidemment, procéder à des travaux fort compliqués et pour commencer, jeter bas la cheminée monumentale du premier étage afin de découvrir le passage fermé par un mécanisme secret qui avait dû, pour une cause, encore inexplicable, subitement cesser de fonctionner ce qui avait, sans nul doute, déterminé l'emprisonnement et l'extraordinaire disparition du couple infortuné. Mais il n'y avait pas à hésiter et après m'être fait donner quelques renseignements complémentaires par Jean R... je me rendis à Paris et me fit annoncer au domicile des trois frères T...

J'avais eu le temps de préparer les termes de ma requête et décidé de ne rien cacher aux propriétaires actuels du manoir. Les renseignements que j'avais obtenus sur leur compte, me donnaient l'espoir que ma demande, pour si étrange qu'elle puisse paraître, serait favorablement accueillie et j'étais d'ailleurs décidé à mener énergiquement l'affaire pour arriver à la solution que j'entrevois conforme à mes déductions. Je fus reçu, très aimablement par l'un des trois frères et je le mis au courant des événements survenus après lui avoir donné tous les détails de mes recherches. M. Emmanuel T... m'écouta très attentivement, il eut seulement un léger sourire quand je lui fis part de ma certitude de retrouver le corps, ou plus exactement les restes, les vestiges, les ossements probablement, des deux disparus.

- Je connais l'histoire de la disparition, me dit M. Emmanuel T... et bien que je ne partage pas du tout vos idées relatives aux manifestations post-mortem, je ne me reconnais pas le droit de paralyser vos recherches qui ont un but louable et nous allons nous empresser, mes frères et moi, de vous donner toutes facilités pour les effectuer. Mieux encore, nous participerons pour la plus large part aux frais que nécessiteront ces recherches et si celles-ci donnent le résultat que vous escomptez, nous en paierons la totalité.

La délicatesse de MM. T... m'enchantait. Très chaleureusement je remerciai mon interlocuteur et muni de pleins pouvoirs je le quittai, décidé à commencer les travaux de recherches immédiatement. Après avoir embauché quatre ouvriers sérieux et expérimentés, je les emmenai et je leur donnai les instructions nécessaires. Ils devaient commencer par jeter bas la cheminée monumentale et ainsi mettre à jour la galerie secrète dans laquelle on devait retrouver les cadavres des disparus. Une après-midi suffit pour exécuter ce premier travail et dès que les

ouvriers eurent percé la muraille, ils purent, en effet, constater que le coffre de la cheminée avait pour prolongement une sorte de long couloir qui s'allongeait en pente douce dans la direction nord du bâtiment.

Bien mieux, après quelques efforts, ils dégagèrent complètement une sorte de porte dont l'ouverture et la fermeture étaient actionnées par un mécanisme compliqué. Une seule hypothèse plausible se présentait à mon esprit après la découverte de ce mécanisme, c'est que son fonctionnement peut-être très simple, avait du soudainement être détraqué par un accident quelconque, tel que le détachement d'une vis ou le coincement de l'une des pièces. En examinant attentivement le mécanisme, je ne tardai pas à m'apercevoir que mes suppositions étaient exactes. Je constatai, en effet, qu'une des pièces principales qui commandait le ressort agissant sur la plaque tournante s'était coincée malencontreusement entre la pierre et la plaque et que celle-ci ne pouvait plus jouer tant que l'on n'aurait pu desceller la pierre. Les ouvriers s'étaient intéressés à leur travail et sans avoir besoin de les stimuler, ils commencèrent d'eux-mêmes à desceller la dite pierre qui céda très facilement sous leurs efforts réunis, en laissant voir complètement l'ouverture entrevue et où maintenant deux personnes pouvaient s'engager de front. Chose singulière, maintenant que je paraissais toucher au but, une sorte de crainte naissait en moi et j'avais hâte d'être définitivement fixé. Ma curiosité, malgré tout, s'exacerbait et je suppliai les travailleurs de se hâter. Sans mot dire, ils eurent vite fait de dégager le passage et munis d'une forte lampe nous entrâmes à la file dans le couloir après avoir laissé pénétrer l'air pendant un bon moment.

Nous fîmes environ cent pas, puis brusquement le couloir tourna à droite et une pente plus rapide que la première nous conduisit dans une sorte de cave très vaste, très haute et tout de suite nous aperçûmes à droite, dans la pénombre, deux silhouettes que le peu de clarté ne nous permit pas, tout d'abord, de distinguer convenablement. J'avoue que cette vue me fit battre le cœur, car je sentais que j'allais enfin avoir la clef du mystère.

Très rapidement, je franchis la distance et je me trouvai en présence de deux cadavres, deux squelettes pour mieux dire, encore recouverts de vagues débris vestimentaires. Assis sur une sorte de banc en pierre, les deux squelettes, appuyés contre la muraille semblaient se soutenir l'un, l'autre. On distinguait le bras de l'un d'eux passé autour de la taille de son compagnon, comme pour une horrible et suprême étreinte que rendait encore plus épouvantable le rictus effrayant des deux faces décharnées dont les os blanchis reluisaient sous la lumière crue de notre lampe. Les travailleurs à mes côtés, regardaient sidérés ; l'effrayant et étrange spectacle et leurs yeux effarés m'interrogeaient. Pas un seul d'entre nous, ne semblait avoir la force de rompre le silence, tellement était grande notre émotion. Cependant l'un d'eux se décida à parler et d'une voix rauque il dit ce simple mot :

- Mince !

Je sentis qu'il était nécessaire de donner une explication à ces hommes et je le fis aussitôt, mais d'une voix mal assurée, un peu tremblante.

– Mes amis, dis-je, nous nous trouvons certainement en face des deux êtres disparus jadis si étrangement. Comme vous avez pu le voir en procédant aux travaux de démolition que je vous ai demandé d'entreprendre, l'entrée de ce souterrain était commandée par un mécanisme que l'on faisait jouer de la salle où se trouvait la cheminée tombée sous vos pioches. Les deux êtres dont voici les restes ont, jadis, mis en action ce mécanisme pour entrer dans ce souterrain, mais par suite du coincement dont nous voyons la trace, ils n'ont pu le faire jouer à nouveau pour sortir du souterrain et enfermés ils sont morts sans pouvoir se faire entendre et sans qu'on puisse leur porter secours. Par suite de tout un concours de circonstances qu'il me serait très difficile de vous expliquer en quelques minutes, je suis arrivé à supposer qu'en effectuant certaines démolitions, on arriverait à mettre à jour le souterrain dans lequel nous nous trouvons et que l'on aurait ainsi

grande chance de trouver le secret de la disparition de ces deux êtres.

Ainsi que vous pouvez le constater, mes déductions étaient exactes, puisque nous avons, devant nos yeux, la preuve matérielle que tout s'est bien passé comme je le supposais. Avec moi, vous pourrez donc certifier dans quelles conditions nous avons fait cette découverte et ainsi affirmer la réalité du drame effroyable qui s'est passé jadis en ces lieux.

Je vais vous demander de vouloir bien, avec toutes les précautions voulues, transporter ces deux squelettes, dans la salle du premier étage. Nous aviserons ensuite à ce qu'il conviendra de faire. Très probablement, je les ferai déposer dans une tombe dont je vous indiquerai l'emplacement et que vous aurez à creuser. Docilement, les travailleurs s'empressèrent d'exécuter mes ordres et par leurs soins, les vestiges des deux êtres furent en quelques instants transportés à l'endroit que j'avais indiqué, puis après avoir congédié les travailleurs et leur avoir donné rendez-vous pour le lendemain, je restai seul et je contemplai les deux squelettes affreux que j'avais sous les yeux.

Devant ces restes, le passé ressuscitait pour moi. En une rapide vision, je voyais repasser, devant mes yeux, les images animées reflétées dans la glace et plus que jamais, je sentais que rien dans la Nature ne peut être perdu et que le geste le plus infime est inscrit, pour l'éternité, sur les tablettes du temps infini.

Après quelques minutes de songerie, je me décidai à me retirer et après avoir soigneusement fermé la porte de la chambre à clef et mis celle-ci dans ma poche, je m'acheminai doucement vers la demeure de Jean R... afin de le mettre au courant du résultat de mes investigations. En pénétrant chez Jean R... j'étais dans l'état d'un homme ayant éprouvé une intense satisfaction et je n'étais pas fâché d'avoir la certitude que mes déductions m'avaient amené à la découverte de la vérité. Je trouvai Jean R... dans son jardin. Tout de suite, en me voyant, il comprit que j'avais une nouvelle à lui apprendre. S'appuyant d'une main sur sa bêche, il avança vers moi l'autre main et me dit en souriant : « Je vois, à votre air que vous allez me conter du nouveau.

- Oui, cher ami, j'ai enfin découvert les cadavres des deux jeunes gens.

De saisissement Jean R... laissa tomber sa bêche.

- Que dites-vous ?... fit-il, tout tremblant.

- L'exacte vérité !...

Et sans lui donner le temps de placer un mot, je lui racontai le résultat de mes recherches.

« Ah ! Par exemple »

Le brave homme était tellement étonné et en même temps effrayé que je me hâtai de le rassurer.

Je n'aurais jamais cru que vos recherches vous conduiraient à un tel résultat. Qu'allez-vous faire ?

- Je vais, sans retard, me rendre à Paris afin de mettre les propriétaires du manoir au courant des événements et décider avec eux des mesures à prendre pour procéder à une inhumation des squelettes mis à jour.

Jean R... toujours étonné, semblait, en même temps, un peu inquiet.

- Enfin, Monsieur, s'écria-t-il, expliquez-moi un peu l'étrange faculté que possède ma fillette, faculté qui vous a permis, somme toute, de faire la sensationnelle découverte des squelettes.

Je compris qu'il était de mon devoir de rassurer le brave homme.

Votre enfant n'est atteinte d'aucune infirmité, aucun trouble, aucune maladie étrange ne se développe en elle, car cette faculté n'est pas, ne peut être une maladie, une psychose quelconque. C'est, au contraire, une chose très naturelle, commune d'ailleurs à tous les êtres humains mais qui est latente chez les uns, patente chez les autres à divers degrés. La faculté médianimique, comme on l'a nommée, se développe par l'exercice et il est toujours désirable qu'elle soit intelligemment cultivée et développée. Tout être humain est donc, par conséquent, en possession de facultés très diverses comportant chacune des modalités innombrables.

Or la vision à travers les corps opaques est une des plus curieuses modalités de ce que nous appelons la médiumnité. Cette vision, en effet, se produit avec abstraction complète du temps et de l'espace et l'image émise dans l'eau, le cristal, ou plus simplement visible dans une glace, peut relater des scènes passées ou futures. Au début des essais et après un temps variant de deux à dix minutes, certaines personnes, particulièrement bien douées peuvent apercevoir dans une masse liquide, ou au fond d'un verre d'eau, soit un oiseau, une fleur, une plante, un mot, un nom, une phrase ou un dessin symbolique. Après ces premiers essais, le voyant constate l'apparition de sites merveilleux, de panoramas splendides, des marines, des chasses mouvementées, des scènes de la vie humaine ou de la vie des animaux. Des scènes grandioses se déroulent ainsi dans cet espace restreint matériellement mais que la vue du voyant agrandit puisque les objets et les êtres lui semblent de grandeur naturelle.

– Alors, ma petite Madeleine possède ce pouvoir ?

– Oui, mais de plus, elle a aussi celui de fixer l'image de sa vision et de la rendre ainsi perceptible à ceux qui sont près d'elle.

– Avant de partir pour Paris, je vais vous demander de vous prêter, Madeleine et vous à une dernière expérimentation, car je veux m'assurer si les images entrevues persistent encore après la découverte qui vient d'être faite.

– Plus que jamais, je suis entièrement à vos ordres, répondit Jean R... et je n'ai pas le droit de m'opposer à votre désir, mais je comprends difficilement tous ces faits si extraordinaires, ils viennent troubler ma quiétude habituelle et me faire douter de moi-même⁸.

Le lendemain matin, je n'eus point besoin de rappeler sa promesse à Jean R... Ce fut lui qui, le premier, me parla de la nouvelle expérimentation à tenter.

- Si vous voulez, me dit-il, nous allons nous rendre au manoir, sans doute, vous avez hâte, comme moi-même, de donner une conclusion aux bizarres événements qui se sont produits depuis le commencement de vos recherches.

– Je suis prêt, et je vous remercie de vous joindre à moi, dans la circonstance. Je suis d'ailleurs persuadé qu'il vous sera possible, à votre tour, d'asseoir votre conviction et vous pourrez ainsi comprendre plus aisément le mécanisme délicat de manifestations qui ne sont que des modalités des lois naturelles incomplètement connues et par conséquent mal interprétées par la plupart des êtres humains. La petite Madeleine qui venait de nous rejoindre, se montra, elle aussi, enchantée de renouveler une expérience qui, tout d'abord, l'avait un peu surprise et effarée, mais qui, finalement, l'avait prodigieusement intéressée.

Sans tarder, nous prîmes tous les trois, le chemin du manoir. L'air était doux, une légère brise tempérait l'ardeur du brillant soleil et toute la campagne avait un charme pénétrant sous la chaude clarté de ce matin d'été. Autour de nous, tout semblait vivre intensément et si, par hasard, nous avions rencontré des promeneurs matinaux, ils auraient été bien étonnés d'apprendre qu'au sein de cette exubérance de vie nous cherchions à arracher à la mort un de ses secrets. La mort, comme ce mot nous apparaissait dénué de sens, alors qu'autour de nous, en nous, nous sentions la vie débordante. La pensée même de la mort, nous semblait une amère dérision et nous étions sûrs, au contraire, de marcher vers la vie, la vie réelle, en cherchant à comprendre ce qui nous était, jusqu'ici, resté caché.

⁸Nous donnons dans l'appendice qui termine ce livre, une méthode pour voir dans le cristal. Cette méthode, très pratique a donné d'excellents résultats à beaucoup de voyants.

En pénétrant tous les trois, dans la chambre du premier étage, nous retrouvâmes, soigneusement dressée contre le mur, la grande glace dépolie qui nous avait servi pour notre première expérience et tout de suite, après avoir soigneusement fermé la porte et la fenêtre, nous prîmes place sur les chaises qui se trouvaient dans la chambre.

- Peut-être, dis-je à Jean R... le phénomène ne se produira-t-il pas, pendant votre présence, n'oubliez pas, qu'une fois déjà, nous n'avons obtenu aucun résultat ou plutôt vous avez brisé la vision par suite de votre venue. Si toutefois, Madeleine ne peut rien obtenir, je vous prierai de nous laisser seuls.

- Je vous obéirai, Monsieur, mais je souhaite de pouvoir avoir la preuve que vous avez eue vous-même. Elle me donnera une base qui me facilitera la compréhension de tous ces faits étranges.

Sans répondre, je fis signe à Jean R... et à Madeleine d'observer le silence et tous les trois, attentifs, les yeux fixés sur la grande glace dépolie, nous attendîmes anxieusement.

Au bout de quelques minutes, je constatai que la tranche allait devenir effective chez la petite Madeleine, l'enfant, en effet, commençait à présenter toutes les phases habituelles à cet état particulier. Elle frissonnait légèrement, ses yeux se fermaient à demi et par moments, ses membres se contractaient. La présence de Jean R... comme je l'avais prévu, ne facilitait pas l'obtention rapide du phénomène et le sujet extra-sensitif qu'était la petite Madeleine semblait lutter contre des forces contraires qui paralysaient ses facultés de voyance. Néanmoins, et malgré cette difficulté, nous aperçûmes, très distinctement deux ombres légères sur la glace dépolie et soudainement, brutalement pour mieux dire, nous eûmes devant nos yeux un jeune homme et une jeune fille dans tout l'éclat de leur jeunesse. Jean R... s'était levé brusquement et d'une voix étranglée par l'émotion il s'écria :

- Ce sont eux, les fiancés, Christiane et Paul, je les reconnais, cette fois je ne peux douter.

Il avait fait quelque pas vers les deux images, mais chose singulière, au fur et à mesure qu'il avançait vers la glace, les images semblaient se rapetisser et s'éloigner et lorsqu'il fut près de la glace, jusqu'à la toucher du doigt, la vision disparut entièrement. En reculant un peu, de quelques pas seulement, Jean R... provoquait le retour de l'image qui redevenait visible. La petite Madeleine ne présentait pas un état d'agitation comme la première fois, elle me semblait plus calme. L'image des deux jeunes gens était, il est vrai, pleine de grâce et de jeunesse, ils apparaissaient réellement comme ils s'étaient trouvés cinquante années auparavant et leur joie réelle influençait évidemment, de la plus heureuse façon la tranche du médium⁹.

Pendant dix minutes environ, les deux images restèrent visibles, puis peu à peu on les vit se fondre, s'estomper et enfin disparaître. Le phénomène pourtant n'était pas encore terminé, il allait se compliquer par l'apparition de caractères phosphorescents sur le verre dépoli. Tout doucement, lettre par lettre, des mots apparurent sur la glace et au bout de quelques instants nous pûmes déchiffrer la phrase suivante : « Merci. Faites enterrer les ossements découverts. Nous sommes arrivés à vous faire déchiffrer l'énigme de notre tragique disparition. Nous vivons maintenant, de la vraie vie, de la vie de l'esprit, mais la manifestation à laquelle vous assistez a pour but de vous faire réfléchir et de vous amener progressivement à la compréhension plus nette de la vie par delà la tombe. Notre histoire peut servir à jeter quelque lumière sur la troublante énigme de la mort, c'est pourquoi nous avons obtenu la permission de mener à bien la présente manifestation. Le jour, où sur votre globe, la Science moins orgueilleuse, consentira à étudier convenablement les processus mis en action pour donner une base positive, selon votre jargon scientifique, à la réalité des images animées visibles à vos yeux, les hommes commenceront à comprendre que la Vie

⁹ La tranche, et non transe comme on l'écrit parfois, à tort, replace le sujet dans la position exacte où s'est trouvé, à un moment donné, l'être qui se manifeste. Cette tranche est par conséquent, parfois pénible et peut fatiguer le médium.

universelle n'est pas limitée à leur petit globe. Adieu, nous vous bénissons. ».

Comme les images, ces lignes restèrent visibles quelques minutes et j'eus le temps de les transcrire mot à mot, puis les caractères s'effacèrent peu à peu et finalement disparurent. Cette nouvelle manifestation ne m'étonnait point, elle me semblait, en effet, être en quelque sorte le corollaire de la précédente et sa constatation me rappelait des manifestations semblables auxquelles les hommes n'avaient jusqu'alors attaché qu'une importance soi-disant miraculeuse et qui était restée mystérieuse, entre autres le fameux récit de la Bible sur Balthazar, fils du dernier roi de Babylone¹⁰.

De tous temps, hélas, les hommes se sont habitués à réaliser, en toutes choses, la loi du moindre effort et pendant des siècles on a donné à ce phénomène un sens miraculeux qui a consacré ainsi l'ignorance du genre humain. Ceci, toutefois, n'empêche point tout phénomène naturel d'être un reflet du divin et quand le prophète Daniel annonce à Balthazar que Dieu a suscité le phénomène, il reste rigoureusement logique, mais il est bon, toutefois, de sortir du sens étriqué accepté pendant des siècles par les contempteurs de divinités féroces et de donner une explication rationnelle en découvrant la loi qui régit et qui régira éternellement de tels phénomènes. Le bon sens et la logique doivent être, en l'occurrence, des facteurs de premier ordre.

Lorsque nous revînmes à l'habitation de Jean R... celui-ci me prit à part et sur cette même terrasse où quelques jours auparavant, le brave homme m'avait conté l'étrange histoire de la disparition des jeunes époux, nous eûmes une longue conversation dont je tiens à rapporter ici les passages les plus saillants parce qu'ils m'apparaissent comme une conclusion logique au présent récit. Comme lors de notre première entrevue, nous avions pris place sur le banc rustique et à nos pieds, un peu plus loin, nous apercevions le Loir nonchalant dont le ruban d'argent miroitait au Soleil. Ce n'était plus le soir langoureux et la nuit douce et parfumée, mais la grâce et la joliesse d'une belle matinée ensoleillée. Jean R... se recueillit un instant, puis me regardant bien en face, il me dit :

- J'ai conscience, après les événements qui viennent de se produire, d'avoir vu se lever un voile que j'avais devant les yeux, car j'ai enfin compris que les choses dites mystérieuses sont parfois très faciles à expliquer, parce qu'elles se reproduisent toujours identiques à elles-mêmes à travers les âges. Quand j'étais jeune on m'a appris certains récits bibliques, en ayant soin de m'ancrer dans l'idée qu'ils n'étaient que la résultante voulue d'un miracle permis par le Tout-Puissant. Docile à cette suggestion aussi ridicule que néfaste, j'étais persuadé de l'authenticité absolue de ces prétendus miracles.

Après ce que je viens de voir et de contrôler, j'ai changé d'avis. J'ai compris, d'une façon définitive, que rien ne peut être miraculeux et que le mot miracle pris dans son acception rigoureuse n'est qu'un mot vide de sens, parce qu'un fait quelconque, si étonnant soit-il, doit obéir à une loi naturelle, même s'il ne se reproduit qu'à de très longs intervalles, voire à des siècles de distance, la mesure du temps étant relative. Car qu'est-ce qu'un siècle dans l'éternité ?... Et j'ai compris aussi que le phénomène n'est devenu visible pour moi que lorsque le résultat que vous aviez pressenti avait été obtenu. J'ai alors revu les deux êtres disparus, tels que je les avais connus autrefois, parés de leur jeunesse, de leur beauté, de leurs grâces et j'ai été convaincu de leur survie réelle tandis que j'aurais douté si, comme vous, je n'avais eu que la vision de leur

¹⁰ Lorsque Cyrus, roi des Perses, assiégea Babylone, à la tête d'une armée formidable, Balthazar, qui la défendait au nom de son père, confiant dans la force de ses murailles, se riait des efforts de son ennemi et oubliait, au milieu des festins, les ennuis d'un long siège. La Bible (Livre de Daniel) raconte que pendant l'un de ces festins, Balthazar vit apparaître une main qui traçait sur la muraille des caractères mystérieux que seul le prophète Daniel put déchiffrer.

mort horrible. De tous temps et malgré les preuves répétées, les hommes sont restés sceptiques et je m'aperçois, par moi-même, qu'il est difficile à chacun de nous de s'engager, sans hésiter, dans la voie qui mène à la Vérité. La Vérité, j'en suis maintenant convaincu, est une, malgré les multiples modalités sous lesquelles elle se présente, mais il faut être digne de la recevoir pour la comprendre réellement. Je me rends compte que l'on peut être un fervent de la science, dans toute la force du terme et cependant très éloigné encore de se faire une idée de l'œuvre divine dans ses modalités si diverses. Jusqu'à mon dernier souffle, j'aurai maintenant la force de proclamer la vérité qui m'a, pour ainsi dire, ébloui, et je m'efforcerai d'en faire comprendre l'admirable bienfait.

Sans rien répondre, car je me sentais en communion parfaite avec Jean R... je serrai la main de ce dernier, tandis que délicieusement émus l'un et l'autre, nous contemplions la campagne dorée par un radieux soleil qui remplissait nos yeux humains du plus beau et du plus réel des charmes. Les frères T... après avoir été mis au courant des résultats des recherches m'avaient chargé de faire procéder à l'inhumation des ossements retrouvés et comme ils s'y étaient engagés, ils avaient mis à ma disposition, les sommes nécessaires pour couvrir tous les frais.

J'avais choisi comme lieu de sépulture un petit tertre surélevé le long du Loir tranquille et clair et un matin, après avoir déposé les ossements dans deux cercueils en chêne nous fîmes procéder, Jean R... et moi, à leur inhumation. Quelques jours après, je pris congé de Jean R... et de sa famille, après l'avoir chargé d'entretenir soigneusement le parterre fleuri qui marquerait, désormais, l'emplacement de la sépulture.

J'ai quitté le Manoir des Ombres, le soir, alors que le soleil déclinait et que le crépuscule léger commençait à s'allonger sur la plaine. Au détour d'un chemin qui bordait un jardin, un long rameau de roses pourprées m'a barré le passage. Quelques-unes « avaient dessus la place, hélas ! leurs beautés laissé choir », comme disait l'aimable poète Ronsard, mais des boutons, à peine entr'ouverts, promettaient pour le lendemain une floraison magnifique. C'était bien là l'image précise de la Nature qui n'est point une marâtre, car tout renaît comme les roses, et la vie se perpétue dans l'espace et le temps infinis.

Appendice

La vision dans un simple verre d'eau, parfois très nette, présente cependant quelques inconvénients qu'il est utile de signaler et c'est pourquoi les boules de cristal remplacent avantageusement ce procédé un peu primitif.

Avec le verre d'eau et quelles que soient les précautions prises par la personne qui s'en sert, le moindre mouvement donne au meuble qui le supporte une impulsion qui fait osciller l'eau. Cette oscillation détruit bien souvent la vision qui ne revient alors que très difficilement.

Dès que le fluide magnétique des yeux du médium commence à pénétrer dans la masse liquide, les animalcules s'inquiètent, se meuvent et leur action commune fait iriser l'eau, ce qui fatigue la vue du médium dont les paupières clignent sans cesse et si ce médium est impatient, il a vite fait d'abandonner ses recherches.

Il faut aussi compter avec le renversement de l'eau si la table n'est pas d'aplomb au cas où le consultant ou le médium s'approchent trop près du meuble et le font vaciller en s'y appuyant.

Comment on voit dans le cristal, méthode anglo-américaine

Maintenez le cristal propre et clair, ne le touchez que lorsque vous vous en servirez. Réchauffez-le en le plaçant près du feu et mettez dessus un morceau de velours noir ou d'un rouge foncé. Le drap violet paraît aider plus encore que ceux de toute autre couleur.

Le cristal peut être employé par une personne seule ou par deux en même temps, dont l'une le tient pendant que l'autre regarde dedans ; souvent cela aide au développement de la faculté. Autant que possible, la pièce où l'on se tient doit regarder le nord ; elle doit être calme de toutes manières. Le meilleur moment est deux heures environ après un léger repas. Tirez les rideaux de la fenêtre de manière à faire une obscurité à peu près complète. Laissez tomber sur le cristal, par dessus vos épaules, le peu de lumière que doit projeter la fenêtre ou la lampe ; vous pouvez tenir le cristal à la main ou le disposer sur une petite table ; la distance doit être la même que celle d'un livre quand vous lisez. Concentrez votre attention sur le centre, regardez dedans, non sur la surface ; ne fixez pas et ne vous imposez aucune incommodité. Il y a des personnes qui voient tout de suite ; d'autres qui, la première fois qu'elles essaient, ne voient qu'au bout d'une dizaine de minutes. Si vous ne réussissez pas ou si vous ne pouvez pas voir clairement, mettez, au bout d'une demi-heure, le cristal de côté et essayez de nouveau le jour suivant à la même heure. La lumière du gaz vaut la lumière du jour, mais le clair de lune est ce qu'il y a de mieux. Certaines personnes réussissent mieux à la lumière du jour, d'autres préfèrent la lumière artificielle.

Une autre méthode consiste à placer le cristal dans la lumière et à regarder au travers par transparence, avec le bleu du ciel comme fond. La respiration doit être lente et profonde pendant qu'on regarde dans le cristal et il est bon de rester, pendant cinq minutes, les yeux fermés avant de regarder dans le cristal et après y avoir regardé. De cette façon, vous éviterez la fatigue dont certains « clairvoyants » se plaignent. Restez passifs et n'essayez pas de voir quelque chose, en particulier la première fois que vous essayez ; par la suite, écrivez sur un bout de papier ce que vous désirez voir, pliez ce papier et ne pensez plus à la question que vous avez posée, mais demeurez passif et attendez comme si rien n'était. Il ne faut pas changer le cristal de place à moins que vous ne désiriez changer la scène que vous voyez. Ne faites pas attention aux rayons réfléchis, regardez au travers d'eux ; s'il est tenu comme il faut, le cristal ne doit pas renvoyer de rayons¹¹.

¹¹ Extrait du petit opuscule : Comment on devient médecin. Paul Leymarie, éditeur. Paris.

Comment on voit dans le cristal, méthode du docteur Maxwell

Dans son important ouvrage : Les phénomènes psychiques¹², le Dr Maxwell indique également la manière de se servir des boules de cristal et nous en détachons le passage suivant :

L'un des moyens les plus anciennement connus est l'emploi d'une boule de cristal. La boule de cristal est le procédé perfectionné, de même que le miroir noir ; mais le miroir ordinaire, le verre d'eau, la carafe ronde, la boule des savetiers, l'ongle du doigt, le verre de montre, toute surface polie enfin peut servir à induire l'hallucination. Je ne recommanderai que les premiers procédés ; ils sont les meilleurs ; l'ongle, le verre de montre, les surfaces polies comme celles d'une table vernie ou cirée ne sont pas à recommander. La boule de cristal est, je crois, le procédé de choix : j'ai étudié avec quelque soin la vision dans le cristal, et bien que j'aie remarqué les différences individuelles chez les sujets, je crois pouvoir dire que, d'une manière générale, je suis arrivé, en ce qui concerne le processus opératoire, aux constatations suivantes :

La matière de l'objet n'est pas indifférente. Les boules en cristal de roche m'ont donné les meilleurs résultats ; j'ai vu des personnes incapables d'avoir des visions dans le verre ordinaire qui en obtenaient dans une petite boule de cristal naturel. Les objets en cristal de roche ont l'inconvénient d'être très coûteux. Le verre ordinaire donne de très bons résultats, mais il faut éviter que la boule contienne des bulles d'air ou d'autres défauts. Il faut qu'elle soit aussi homogène que possible. La forme de la boule peut être sphérique ou ovoïde. Je crois que la forme elliptique est peut-être la meilleure, car elle permet d'éviter plus aisément les reflets. La dimension de la boule est indifférente, mais je préfère les boules un peu grosses. J'ai cependant obtenu d'excellents résultats avec des boules de 1 centimètre aussi bien qu'avec des boules de 6 à 7 centimètres de diamètre.

La boule peut être blanche, bleue, violette, jaunâtre, verte ; elle peut être opaline ou transparente, mais je crois que les meilleurs résultats s'obtiennent avec des boules blanches transparentes¹³. Comme l'étude de la vision dans le cristal me paraît bien l'un des phénomènes les plus curieux à étudier, je me permets d'indiquer que l'on trouve des boules de cristal bien faites à la Librairie Paul Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. Le prix de ces globes varie suivant leur grosseur. Le mieux serait encore de chercher une boule en cristal de roche, mais le prix en est extrêmement élevé. On doit les faire tailler sur commande car il est extrêmement difficile d'en trouver de toutes faites.

Pour regarder dans la boule, il faut la placer à l'abri de tout reflet, de façon qu'elle offre une teinte uniforme sans points brillants. Pour cela on peut l'envelopper d'un velours foncé, ou la tenir dans le creux de la main, ou même la tenir au bout des doigts, pourvu que les conditions indiquées plus haut soient remplies. L'objet doit être placé à la distance de la vision normale ; le regard doit être porté non sur la surface de la boule, mais dans la boule elle-même ; avec un peu d'habitude on y arrive aisément. Les miroirs donnent aussi de très bons résultats. Ils peuvent être faits comme les miroirs ordinaires ou être noirs comme les fameux miroirs de Bhatta qui ont une composition spéciale. Je n'ai pas expérimenté avec ces derniers. J'ai remarqué qu'il fallait au dire des sujets, que le miroir ne reflêtât aucun objet et présentât une teinte uniforme, celle du ciel par exemple, bleu ou gris, mais sans mélange de ces deux couleurs comme l'est par exemple un ciel

¹² Paul Leymarie, éditeur.

¹³ La grande glace dépolie dans laquelle la petite Madeleine obtenait ses visions, réalisait, somme toute, les conditions les meilleures.

nuageux, où les vapeurs blanches se détachent sur le fond azuré ; dans un appartement on peut refléter le plafond s'il est monochrome.

Enfin un verre d'eau, une carafe d'eau, peuvent servir d'inducteurs, mais ces procédés, sauf les deux premiers, ne réussissent qu'avec des sujets très sensibles. Dans ces conditions d'opération, j'ai observé des résultats quelquefois extraordinaires et qui confondent l'imagination. Ils m'ont paru tendre à démontrer la vérité de l'idée kantienne sur la relativité et la contingence du temps et de l'espace. Il est bien difficile d'admettre que ces deux ordonnées de nos perceptions soient exactement ce qu'elles nous paraissent être, à moins de pousser la théorie des coïncidences jusqu'à l'absurde comme je l'ai vu faire par un professeur de mes amis. C'est alors fermer la porte à toute discussion et à tout examen intelligent d'un fait en apparence anormal. Mes observations ont été faites avec différentes personnes et l'on m'en a signalé un grand nombre que je n'ai pas personnellement faites. Les sujets doués de la faculté de voir dans le cristal ne sont pas rares. L'analyse des faits observés permet de les ranger dans six catégories d'intérêt croissant :

- 1° Visions de faits imaginaires, « hallucinations. » ordinaires ;
- 2° Souvenirs oubliés, rappelés à la mémoire sous forme de vision ;
- 3° Faits passés que le sujet affirme avoir toujours ignorés ;
- 4° Faits actuels certainement inconnus du sujet ;
- 5° Faits futurs ;
- 6° Faits d'interprétation douteuse.

Ce groupement montre la curieuse gradation qu'on observe dans les visions. D'abord une activité désordonnée et illogique comme celle du rêve, puis une activité plus condensée ; connaissance de faits oubliés, connaissance de faits passés ignorés du sujet, connaissance de faits actuels ignorés du sujet, connaissance apparente d'événements futurs.

En réalité toute méthode est susceptible de donner de bons résultats, mais cela dépend surtout de la patience du sujet, de sa façon d'étudier, d'observer, de rechercher sans souci de ses peines et de ses déceptions. L'impatience de certaines personnes, au début, une expérimentation ridicule et désordonnée sont, évidemment, des causes d'échec et il est inutile d'insister sur ces travers qui sont, hélas, le propre des esprits superficiels qui composent les neuf dixièmes de l'humanité actuelle. De tels phénomènes sont patents, ils ont été observés par des témoins dignes de foi et chacun pourra renouveler une expérimentation facile, à condition de prendre toutes les précautions voulues. On voudra bien se souvenir, toutefois, qu'une curiosité malsaine doit toujours être écartée. « Margaritas ante porcos ». Ne jetez pas de perles devant les pourceaux, pourrait se traduire par : « Ne dévoilez pas les mystères devant les sots et les ignorants dont le nombre reste infini. Afin de mieux faire connaître les possibilités de vision de faits écoulés nous donnons ici quelques extraits d'un livre fort curieux, écrit par un astronome contemporain, Camille Flammarion dont les ouvrages de vulgarisation ont eu le plus grand et le plus justifié des succès. Sans grand effort, le lecteur attentif pourra saisir une loi physique, en somme très simple, loi qui lui fera comprendre ce qui paraît n'être qu'une invraisemblance ou un mystère, dans le sens le plus absolu du mot. Et c'est ici qu'apparaîtra le bienfait d'une science sans orgueil qui doit, peu à peu, conduire l'être humain à la suprême connaissance des lois instaurées par la Divinité bienfaisante et éternellement créatrice.

Les années, les jours et les heures sont constitués par le mouvement de la Terre. Mais, il est bien évident qu'en dehors de ces mouvements, le temps terrestre, c'est-à-dire tel que nous le concevons sur notre planète n'existe plus dans l'espace. De là, la possibilité pour un observateur qui se trouverait en dehors du plan terrestre, de voir se transformer le passé en présent.

Dans son livre « Récits de l'Infini-Lumen. Histoire d'une Comète dans l'Infini »¹⁴, Camille Flammarion a donné une remarquable théorie scientifique de la transformation du passé en présent. « Les rayons de lumière que les étoiles nous envoient ne nous arrivant pas instantanément, mais employant un certain temps à franchir la distance qui nous en sépare, ne nous montrent pas ces étoiles telles qu'elles sont maintenant, mais telles qu'elles étaient au moment où sont partis ces rayons de lumière qui nous transmettent leur aspect. Il y a donc là une surprenante transformation du passé en présent. Pour l'astre observé, c'est le passé déjà disparu, pour l'observateur, c'est le présent, l'actuel. Le passé de l'astre est rigoureusement et positivement le présent de l'observateur. Comme l'aspect des mondes change d'une année à l'autre et presque du jour au lendemain on peut se représenter cet aspect comme s'échappant dans l'espace et s'avancant dans l'infini pour se révéler aux yeux des lointains contemplateurs, chaque aspect est suivi par un autre, et ainsi successivement ; et c'est comme une série d'ondulations, qui portent au loin le passé des mondes, devenu présent pour les observateurs échelonnés sur son passage ! Ce que nous croyons voir présentement dans les astres est déjà passé, et ce qui s'y accomplit actuellement nous ne le voyons pas encore. »

Or le phénomène de vision à travers les corps opaques obéit à cette loi de la marche successive de la lumière qui se transmet dans l'éther à raison de 300.000 kilomètres à la seconde. Le rayon lumineux qui vient frapper l'œil du voyant lui montre les choses telles qu'elles étaient antérieurement.

Et Flammarion dit encore : « Nous ne voyons aucun des astres tel qu'il est, mais tel qu'il était au moment où est parti le rayon lumineux qui nous en arrive. Ce n'est pas l'état actuel du ciel qui est visible, mais son histoire passée. »

Mais si prodigieuse que soit la vitesse de la lumière, elle se trouve dépassée de beaucoup par la vitesse de la pensée qui joue, pour ainsi dire, le rôle des observateurs échelonnés sur le chemin suivi par le rayon lumineux parti d'un point quelconque de l'espace. Selon la distance à laquelle ils sont placés dans l'espace, les observateurs peuvent donc voir se présenter devant leurs yeux l'image d'un fait écoulé depuis un nombre d'années considérable, le passé redevenant pour eux un présent réel. Et c'est pourquoi un être humain dégagé momentanément de son corps matériel qui le retient captif dans les mondes de la matière peut en s'élançant dans l'espace infini, abolir en quelque sorte la notion étriquée du temps terrestre et concevoir toutes choses passées ou même futures sous la forme d'un éternel présent¹⁵.

Dans « Récits de l'Infini », Camille Flammarion fait ainsi assister les personnages mis en scène à l'histoire des commencements de la planète. Nous lisons, page 98 de l'édition ci-dessus rappelée. « Assister à la fin d'un monde est une permission rare. Aussi, dans mon enthousiasme, ne pus-je m'empêcher de m'écrier avec une sorte de vanité :

–Voilà donc la fin du monde, ô Dieu ! Et voilà le sort réservé aux innombrables terres habitées.

– Ce n'est pas la fin, répondit une voix à l'entendement de mon âme : c'est le commencement.

– Comment, c'est le commencement ? » pensai-je aussitôt.

– Le commencement de la Terre elle-même, répondit la même voix. Tu as revu toute l'histoire de la Terre, en t'éloignant d'elle avec une vitesse plus grande que celle de la lumière.

Plus loin, page 132, Camille Flammarion indique les connaissances bornées de l'esprit humain

¹⁴ Récits de l'Infini. Edition 1873. Didier et Cie, éditeurs.

¹⁵ Dans l'état de transe médianimique, certains sujets sont susceptibles de réaliser les conditions d'extériorisation voulue qui donnent à la vision l'objectivité désirable.

emprisonné dans la matière :

« Ce que vous savez n'est presque rien. Non seulement vos sens ne perçoivent pas les mouvements physiques qui tels que l'électricité solaire et terrestre dont les effluves se croisent dans l'atmosphère, le magnétisme des minéraux et des plantes et des êtres, les affinités des organismes sont invisibles pour vous, mais ils perçoivent encore moins les mouvements du monde moral, les sympathies et antipathies, les pressentiments, les attractions spirituelles, etc. Je vous le dis, en vérité, ce que vous savez et tout ce que vous pourrez connaître par l'intermédiaire de vos sens terrestres n'est rien à côté de ce qui est. Cette vérité est si profonde, qu'il pourrait bien se faire que des êtres existassent sur la Terre, des êtres essentiellement différents de vous, ne possédant ni yeux, ni oreilles, ni aucun de vos sens, mais doués d'autres sens et capables de percevoir ce que vous ne percevez pas, et, tout en vivant dans le même monde que vous, connaissant ce que vous ne pouvez connaître et se formant de la Nature une idée complètement étrangère à celle que vous vous en formez. »

Page 135, même édition, nous trouvons ce qui suit :

– Pour en revenir à la transmission de la lumière dans l'espace, est-ce que cette lumière ne se perd pas à la fin ? Est-ce que l'aspect de la Terre reste éternellement visible et ne s'atténue pas, au contraire, en raison du carré de la distance pour s'anéantir à un certain terme ?

– Vos expressions « à la fin » n'ont pas d'application, attendu qu'il n'y a pas de fin dans l'espace. La lumière s'atténue, il est vrai, dans la distance les aspects deviennent moins intenses, mais rien ne se perd entièrement. La Terre n'est pas visible pour tous les yeux à une certaine distance, mais son aspect existe lors même qu'on ne le voit point, et des vues spirituelles peuvent le distinguer. Au surplus, l'image d'un astre, portée sur l'aile de la lumière, s'éloigne parfois à d'insondables profondeurs dans les obscurs déserts du vide. Il y a dans l'espace de vastes régions sans étoiles, pays décimés par le temps, d'où les mondes se sont successivement éloignés par l'attraction de foyers extérieurs. Or, l'image d'un astre, en traversant ces noirs abîmes, se trouve dans une condition analogue à l'image d'une personne ou d'un objet que le photographe a amenée dans sa chambre obscure. Il n'est pas impossible que ces images rencontrent dans ces vastes espaces un astre obscur (la mécanique céleste a constaté l'existence de plusieurs), de condition particulière, dont la surface (formée d'iode peut-être, si l'on en croit l'analyse spectrale), serait sensibilisée et capable de fixer sur elle-même l'image du monde lointain. Ainsi viendraient se peindre les événements terrestres sur un globe obscur. Et si ce globe tourne sur lui-même comme les autres corps célestes, il présentera successivement ses différentes zones à l'image terrestre et prendra de la sorte la photographie continue des événements successifs. De plus, en descendant ou en montant suivant une ligne perpendiculaire à son équateur, la ligne où les images se reproduiraient décrirait non plus un cercle, mais une spirale, et après le premier mouvement de rotation achevé, les images nouvelles ne coïncideraient pas avec les anciennes et ne se superposeraient pas, mais se suivraient au-dessus et au-dessous.

– Si le rayon parti de la Terre n'est jamais détruit, ô Maître ! vos actions sont donc éternelles ?

– Vous l'avez dit. Un acte accompli ne peut plus être effacé et nulle puissance ne peut faire qu'il ne soit plus. Un crime se commet au sein d'une campagne déserte. Le criminel s'éloigne, reste inconnu et suppose que l'acte qu'il vient de commettre est passé pour toujours. Il a lavé ses mains, il s'est repenti, il croit son action effacée. Mais en réalité rien n'est détruit. Au moment où cet acte fut accompli, la lumière l'a saisi et l'a emporté dans le ciel avec la rapidité de l'éclair. Il est incorporé dans un rayon de lumière éternel, il se transmettra éternellement dans l'infini. Voici une bonne action faite à l'écart le bienfaiteur la tient cachée, la lumière s'en est emparée. Loin d'être oubliée, elle subsistera toujours. Et s'il vous était donné d'entrevoir ce qui se passe dans l'ordre moral, aussi clairement que vous entrevoyez ce qui se passe dans l'ordre physique, vous

reconnâtriez des vibrations et des transmissions d'une autre nature qui fixent dans les arcanes du monde spirituel les actions et même les pensées les plus secrètes.

Sachez que le temps n'est pas une réalité absolue, mais seulement une mesure transitoire causée par les mouvements de la Terre dans le système solaire. Considéré par les yeux de l'âme et non pas ceux du corps, ce tableau non fictif, mais réel de la vie humaine, telle qu'elle fut, sans dissimulation possible, touche, par un côté au domaine de la théologie, en ce qu'il explique physiquement un mystère encore inexpliqué : celui du « jugement particulier » et par nous-mêmes, de chacun de nous après la mort. Au point de vue de l'ensemble, le présent d'un monde n'est plus une actualité momentanée qui disparaît aussitôt apparue, ce n'est plus seulement un aspect sans consistance, une porte par laquelle le passé se précipite incessamment vers l'avenir, un plan mathématique dans l'espace. C'est au contraire, une réalité effective qui s'éloigne de ce monde avec la vitesse de la lumière et s'enfonçant éternellement dans l'espace infini, demeure ainsi un présent éternel. La réalité métaphysique de ce vaste problème est telle, que l'on peut concevoir l'omniprésence du monde en toute sa durée. Les événements s'évanouissent pour le lieu qui les a fait naître, mais demeurent dans l'espace. Cette projection successive et sans fin de tous les faits accomplis sur chacun des mondes s'effectue dans le sein de l'Être infini, dont l'ubiquité tient ainsi chaque chose dans une permanence éternelle.

Les événements qui se sont accomplis à la surface de la Terre, depuis son origine sont visibles dans l'espace à des distances d'autant plus éloignées que ces événements sont plus reculés. Toute l'histoire de la Terre et la vie de chacun de ses habitants pourraient donc être vues à la fois par un regard qui embrasserait tout cet espace. Nous comprenons optiquement par là que Dieu, présent partout, voit tout le passé dans un même moment. D'autre part, l'avenir peut être aussi complètement présent à Dieu dans ses germes actuels que le passé l'est dans ses fruits. Chaque événement est lié d'une manière indissoluble avec le passé et l'avenir. L'avenir sera aussi inévitablement amené par le présent, en est aussi logiquement déductible et y existe aussi exactement que le passé lui-même y est inscrit pour qui saurait l'y reconnaître.

La lumière est certainement le mode de transmission de l'histoire universelle. Certains sujets sont susceptibles de posséder une faculté visuelle très étendue, si étendue qu'elle peut, d'après la loi de transmission successive de la lumière, revoir les événements de la Nature répandus dans l'espace infini. La loi physique de la transmission successive de la lumière dans l'espace est un des éléments fondamentaux des conditions de la vie éternelle. Par cette loi, tout événement est impérissable et le passé toujours présent. Le rôle de la science est d'étudier ce que les sens terrestres sont capables de percevoir. Le rôle de la philosophie est de former la synthèse de toutes les notions restreintes et déterminées et de développer la sphère de la pensée.

La manière dont l'homme voit, dont il entend, ses sensations, son système nerveux, sa taille, son poids, sa densité, sa marche, ses fonctions, en un mot tous ses actes sont régis, constitués même, par l'état de notre planète. Nul de nos actes n'est absolument libre, indépendant : l'être humain est la résultante docile quoique inconsciente des forces organiques de la Terre. Il est utile de noter ici que les lois du son diffèrent essentiellement de celles de la lumière. Le son ne parcourt que 340 mètres par seconde, et ses effets n'ont absolument rien de commun avec ceux de la lumière. Néanmoins, il est évident que si nous avançons dans l'air avec une vitesse supérieure à celle du son, nous entendrions à l'inverse les sons qui partiraient des lèvres d'un interlocuteur. L'âme pouvant se transporter d'un point à un autre avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, elle peut, dans cet essor vers les lointains horizons de l'infini retrouver les rayons lumineux réfléchis par la Terre et par les autres planètes, il y a des milliers et des myriades d'années, et en observant les planètes de cette lointaine distance, elle aura toujours la possibilité d'assister de visu aux événements de leur histoire passée.

Conclusion

Parvenu au terme de cet ouvrage et après les explications complémentaires données dans l'Appendice ci-dessus, nous croyons bon de donner une conclusion formelle à tout ce qui précède. Nous avons écrit ce livre dans le seul but de faire connaître certaines lois naturelles insoupçonnées de la plupart des êtres humains, lois qui restent cependant à leur portée sans qu'ils aient besoin d'avoir recours à des études scientifiques compliquées et par conséquent difficilement assimilables. Ce que nous appelons le « merveilleux » est, le plus souvent, caractérisé par une extrême simplicité et l'on peut ajouter que seule la simplicité engendre le merveilleux. Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers à affirmer cela, nous éprouvons seulement le besoin de le répéter devant les protestations de certains pontifes de la science officielle aveuglés d'orgueil, nous aimons à le redire aussi devant tous ceux que des dogmes obscurs ont fait la proie des plus folles superstitions.

Nous avons, par-dessus tout, le devoir de le proclamer devant toutes les religions abêtissantes dont l'influence pernicieuse retarde encore l'humanité dans sa marche en avant. A l'heure où les forces mauvaises surgissent de tous côtés, il est utile de ramener l'esprit humain vers d'autres forces, bonnes et naturelles celles-là, à côté desquelles il passe trop souvent dédaigneux. Ce dédain serait tout simplement risible s'il ne se compliquait, hélas, de la stupéfiante manie d'employer toute force quelconque pour le Mal, générateur de destruction et de catastrophes. En ces dernières années, tout ce qui a été découvert est devenu entre les mains des hommes des instruments de mort. On est parvenu à construire des machines volantes, réalisant ainsi un rêve millénaire, mais en même temps cela sert à jeter plus facilement des bombes incendiaires, des engins terribles, des gaz nocifs pour détruire et faire de la Terre un vaste charnier. Par la connaissance plus étendue des lois naturelles, peut-être pourra-t-on enrayer tant d'aberration. En essayant de déchiffrer les énigmes de la vie et de la mort, l'âme inquiète deviendra plus forte, plus sûre de son immortalité et consciente enfin de ses devoirs, elle s'avancera dans l'Éternité avec le seul souci de faire triompher le Bien dans toutes les sphères de l'Infini.